
NAZIONALE
BIBLIOTECA
FONDO
DORIA
III
177
VITTORIO EM. III
NAPOLI



LE RENARD

OU

LE PROCEZ DES BESTES.

Traduction enrichie de Figures en Taille-douce.



Se vend A BRUXELLES,

Chez { JAQUES PANNEELS, à l'Atlas, rue de Baviere. CHARLES DE VOS, ſur le Marché au Charbon, Marchands-Libraires 1739.

Avec Aprobation & Privilege de Sa Majeſté Imperiale & Catholique.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
III



AVIS AU LECTEUR.

IL suffit de sçavoir qu'un Livre est en plusieurs Langues pour le croire de quelque utilité. Celui-ci s'est multiplié en bien de façons. Il a été mis en Latin (a) par HARTMAN SCHOPPER sur l'Original Allemand, qui a pour titre Der listige Reinicke Fuchs : En Anglois il est intitulé *Reynard the Fox*, & en Flamand Reynaert den Vos. Ainsi voilà des témoignages en sa faveur. Il semble ne contenir qu'une Fable suivie ou un tissu de Fables : neanmoins ce n'est pas une pure fiction, mais une allusion à l'Histoire d'un Comte Austrasien, comme nous l'apprenons d'ECCARD, (b) qui fait descendre le mot *Renard* du nom de ce Comte, & qui fondé en autorité dit ce qui suit.

„ * Sur la fin du neuviéme siecle il y avoit dans le „ Royaume d'Austrasie (*c*) un Comte appellé „ Reginard ou Reinard, (*d*) qui passoit pour un „ fin Politique. Il étoit Conseiller de Zwentebold „ son Roi, par qui il fut enfin exilé. S'étant re- „ tiré secretement dans un Château très-fort nom- „ mé *Durfosc* qui lui appartenoit, il joua ce Prince

(a) *De admirabili fallaciâ & astutiâ Vulpeculæ Reinikes.* Francof. 1567.

(b) In Præfatione *ad Leibnitii Collectanea Etymologica* Hanov. 1717.

(*c*) Aujourd'hui la Lorraine.

(*d*) Il prenoit le titre de Comte d'Ardennes.

„ en differentes manieres, fuscitant contre lui tan„ tôt les François, tantôt le Roi de Germanie. „ (*a*) Les Peuples voifins fuivant la coûtume de „ ce tems-là firent des chanfons fur la fineffe qu'ils „ remarquerent dans fa conduite. Le Comte même, „ fi je ne me trompe fort, y fut appellé *Vulpecula*. „ (*b*) C'eft ce qui a donné occafion depuis à l'Hif„ toriette du Renard qui fe lit & qu'on eftime en„ core aujourd'hui.

On doit rapporter à la même origine *le Roman du Regnard* compofé en Vers par Jaquemars Gielée de Lille en Flandre l'an 1290, qui a été imité & mis en Profe par Jean Teneffay, a été imprimé en caracteres Gothiques à Paris en 1487. & eft intitulé . . . *le Livre de Maiftre Regnard & de Dame Herfant fa femme.*

Mais quoique l'Auteur Allemand & l'Auteur François ou Wallon ayent travaillé fur le même fujet, ils ont traité la matiere bien differemment. Le premier femble avoir écrit un conte fait à plaifir, & l'autre avoir deguifé une hiftoire fous des noms empruntés d'animaux.

Ces particularités capables d'intereffer la curiofité, ont engagé à donner au Public la prefente Traduction, quelque douteux que parût le fuccès d'une entreprife qui auroit dû être faite depuis longtems, s'il y avoit eu efperance d'y réuffir; car il s'agit d'une production qui fous le Sceau Etranger eft marquée au Coin de l'Antiquité. Peut-être que quelques endroits paroîtront plutôt des échappées d'imagination que des traits de vrai-femblance; mais

(*a*) Allemagne.
(*b*) Mot latin qui fignifie *Renard*.

les personnes qui ne s'attachent qu'au solide, voudront bien considerer qu'il y a quantité d'objets dont tout le merite consiste dans la superficie.



* *Quando autem sæculo nono & decimi initio astu & callidis consiliis in Austrasiæ regno inclaresceret Reginardus sive Reinardus Comes, & Regem suum Zuentibaldũ, cujus Consiliarius, sed tandem ab ipso relegatus fuit, variis artibus in arce suâ firmissimâ* Dursos *tutus latens delusisset, modo franco-Gallos, modo Germaniæ Regem adversus ipsum concitando, hinc pro more istius ævi à populis vicinis calliditas ipsius carminibus vulgaribus celebrata, & hominum memoriæ commendata, ipseque, ni me omnia fallunt, Reginardus* Vulpecula *vocatus fuisse videtur. Atque inde historiola tandem de* Vulpeculâ Reinecken *quæ adhuc vulgo æstimatur & legitur, prodiit.*



PREFACE TRADUITE.

Quoique ce Livre ait un titre burlesque, on ne doit pas croire qu'il soit à meprifer. Si on le lit attentivement, on s'appercevra que tout y est écrit à dessein. On verra d'un côté sous les ordres d'un Souverain qui y paroît avec sa Cour & avec son Peuple, que les entreprises échoüent souvent par la faute de ceux qui en ont la conduite : ce qui ne manque pas d'arriver, quand ils sont sujets à quelque vice qui donne prise sur eux. D'un autre côté l'on verra qu'il est d'un grand secours dans le commerce du monde de savoir se conformer au caractere des personnes avec qui on a affaire, puisque par ce moyen on est presque toûjours seur de les amener à son but. On remarquera jusqu'à quel point les menteurs en imposent, & combien il faut être en garde contre eux, la finesse de l'esprit fournissant des raisons aux plus coupables pour se disculper : car de même que les couleurs exposées en certains degrés de lumiere trompent la vûe, de même les raisonnemens fardés & specieux peuvent surprendre le jugement; d'où il resulte que le bon droit est quelque fois en danger, s'il n'est soigneusement défendu contre les surprises. Mais il suffit d'être prevenu par quelques remarques. Celles qui restent à faire independamment des Reflexions qui accompagnent les chapitres, n'echapperont pas à la penetration.

Les Animaux differens sont les Symboles des differentes conditions des hommes. Le Lion & les Animaux qui ont la force en partage representent la Noblesse, c'est-à-dire, les Rois, les Princes, les Ducs

& semblables : Le Peuple est representé par le Coq, le Blereau, le Singe, le Chien, le Chat & autres. Enfin, chaque Animal ayant sa qualité propre, a aussi son rapport & son application particuliere.

Comme le meilleur moyen d'attirer l'attention de la Jeunesse que nous avons principalement en vûe, est de la recréer, nous nous proposons de l'instruire en la divertissant.





NOMS ET SURNOMS

Des Animaux qui paroissent le plus sur la Scene, par ordre Alphabetique.

Le Roi.	*Le Lion.*
La Reine.	*La Lionne.*
Agile.	*La Guenon.*
Beslin.	*Le Belier.*
Coppette.	*La Poule.*
Courtois.	*Le Chien.*
Croasson.	*Le Corbeau.*
Dominant.	*Le Blereau.*
Glouton.	*Le Loup.*
Gozille.	*Le Coq.*
Grosbrun.	*L'Ours.*
Hermine.	*Femelle du Renard.*
Minaudier.	*Le Singe.*
Moustache.	*Le Chat.*
Musillard.	*Le Lapin.*
Parfumé.	*Le Bouc.*
Pommelé.	*Le Leopard.*
Rouget.	*Le Lievre.*
Trigaudin.	*Le Renard.*

LE RENARD,

OU LE PROCEZ DES BESTES.



CHAPITRE I.

Les Animaux se rendent à la Cour du Lion leur Roi. Trigaudin *ou le Renard ainsi nommé, ne s'y trouve pas : il est accusé par le Loup.*



Ans le tems que les Bêtes parloient, les Philosophes n'étoient point assez temeraires, pour les traïter de pures machines. Loin de leur disputer le sentiment, ils ne leur refusoient pas même la raison. Dans ce tems-là le Lion Roi des Animaux resolut d'assembler ses Sujets à sa Cour, afin de connoître par lui même l'état de son Royaume, & de remedier aux abus qui pouvoient s'y être glissés.

Pour faciliter l'Aſſemblée & pour la rendre plus brillante, il choiſit la belle ſaiſon, le mois de Mai, mois où les arbres ſont couverts d'une verdure naiſſante ; où l'air retentit du chant melodieux des oiſeaux, & où la campagne eſt ornée de fleurs & enrichie d'un tendre pâturage. Tout le Peuple Animal fut convoqué, Grands & Petits. Ils ſe rendirent tous à la Cour. Il n'y eut que Trigaudin *le Renard* qui ne parut pas, ſe ſentant coupable. Il avoit joué de mauvais tours à pluſieurs autres animaux. Auſſi dès qu'ils furent arrivés, ils ne manquèrent pas de porter leurs plaintes contre lui. Il n'auroit eu que des accuſateurs, ſi le Blereau qui étoit ſon Neveu & ſon ami, n'eut entrepris de le défendre.

Glouton, ainſi s'appelloit le Loup, avança avec toute ſa Famille devant le Roi, & lui dit : Seigneur Roi, Rendez juſtice à un malheureux Père, qui implore votre Puiſſance. Vangez moi de Trigaudin, & puniſſez le de ſa noire malice. Entré depuis peu chez moi pendant mon abſence, il a trouvé mes Enfans qui jouoient enſemble. Que vois-je, s'eſt-il ecrié ? les petits malpropres ! comme les voilà faits ! ils ont de la crotte pardeſſus les oreilles. Que vous ſerez étrillés, ſi votre Père revient, & qu'il vous trouve en cet état ! Venez vîte, que je vous eſſuye. Feignant là-deſſus de vouloir leur rendre ce bon office, il les a tellement égratignés, qu'il

leur a crevé les yeux. Envain l'ai-je pourſuivi, pour tirer raiſon de ſon procedé. Il a échappé à toutes mes pourſuites. Si je voulois raconter les differens ſujets de plainte qu'il m'a donnés, j'entrerois dans un detail, qui ne finiroit point.

Un Chien nommé Courtois qui étoit là, ſe ſervit de l'occaſion & chargea auſſi le Renard. Puiſſant Roi, dit-il, Je me trouvai l'hiver dernier reduit au point de n'avoir plus pour toute proviſion qu'une Andouille. Trigaudin l'ayant apperçuë me l'arracha; ſi bien qu'enſuite il me falut cruellement ſouffrir la faim.

Moustache, c'étoit le nom du Chat, éleva ſa voix, & dit avec colere : Seigneur Roi, On vous cache une circonſtance. Trigaudin n'eſt pas le ſeul coupable. Ce que Courtois raporte, s'eſt paſſé à mon préjudice. Quoique je n'en aye jamais rien temoigné, l'Andouille étoit à moi : Je l'avois attrapée dans un moulin, pendant que le Meunier étoit endormi. Courtois ſe jetta deſſus, & s'en ſaiſit. S'il la reclame, elle ne m'apartenoit pas moins. Ainſi j'ai plus lieu de me plaindre que lui.

Glouton revenant à la charge ajouta : On ne ſauroit diſconvenir que Trigaudin ne ſoit un maître Fripon & un inſigne Sceſerat. Il verroit depouiller notre Roi même de ſes

Etats, qu'il s'en embarafferoit peu, s'il lui en revenoit feulement une cuiffe de chapon. Le brigandage qu'il exerce journellement demande une punition exemplaire; fans quoi Perfonne ne fera plus en feureté.

REFLEXION.

QUi s'accoutume à malfaire s'attire de nouveaux ennemis chaque jour, & court à fa perte.





CHAPITRE II.

Dominant le Blereau *prend la défenſe de Trigaudin* le Renard.

DOMINANT *le Blereau* Neveu de Trigaudin ſupportoit avec peine ces accuſations. Il prit la parole, & dit : Cela vous ſied fort mal, Seigneur Glouton : De quoi venez vous accuſer mon Oncle ? Je voudrois qu'il plût au Roi d'ordonner que celui des deux, qui a le plus offenſé l'autre, fut pendu au premier arbre. Si chacun avoit l'Oreille du Roi, comme vous l'avez, vos affaires n'iroient pas trop bien. Ne vous ſouvient-il pas d'avoir mordu pluſieurs fois mon Oncle juſqu'au ſang ? Que n'avez vous point

fait d'ailleurs à son prejudice ? Parlerai-je de cette Oie, que vous devorates sans lui en rien laisser, il n'y à pas encore longtemps ? Vous lui aviez bien dit d'attendre, & qu'il en auroit sa part : mais ce fut tout ce qu'il put tirer de vous que la promesse; cependant il avoit lui seul attrapé l'Oie avec grand risque : car le Païsan à qui elle appartenoit, le surprit en flagrant delit, & manqua à le tuer.

Et toi, Maître Courtois, a t'entendre parler, tu n'avois plus qu'une Andouille dans l'hiver, dans une saison où l'on a bien de la peine à vivre. Il te sied bien de venir reveiller le Chat qui dort ! Pour peu que tu eusses d'honneur, tu aurois gardé le silence, puisque tu avois volé l'effet que tu reclames. C'est le Proverbe : *Ce qui vient de la Flute retourne au Tambourin.* Peut-on blâmer quelqu'un d'intercepter un larcin ? Il est permis d'arrester par tout un effet que l'on reconnoit avoir été volé ! Qui pour ta peine t'auroit assommé sous le bâton, n'auroit fait tort qu'à la Justice, qu'il auroit frustrée de sa proie.

Mon Oncle doit peu s'inquieter de pareilles accusations. D'ailleurs on sait que depuis un tems il est devenu d'une grande probité. Il n'a plus tendu de pieges à personne : Il a même resolu d'abandonner son Château de Malperdu. * En un mot il veut mener desormais une vie irreprochable.

* Refuge du Renard.

REFLEXION.

AVant que de júger, il faut entendre les deux Parties : ſouvent celle qui a le plus de tort, eſt la premiere à ſe plaindre.





CHAPITRE III.

Trigaudin le Renard *est accusé par Gozille* le Coq.

PEndant que Dominant *le Blereau* plaidoit ainsi pour Trigaudin, on vit approcher Gozille *le Coq* & toute sa Parenté. Ils escortoient une Civiere, sur laquelle étoit une poule morte appelée Coppette , à qui l'Accusé avoit emporté la tête. Ils venoient faire leurs plaintes & demander justice d'un crime si énorme. Gozille par intervalles battoit des ailes d'un air touchant & lamentable. Il avoit à ses côtés deux coqs, l'un appellé Clairet & l'autre Criard , qui tous deux étoient Freres de la pauvre Coppette exposée

ſur la Civiere. Ils paroiſſoient tous accablés de triſteſſe. La Civiere étoit portée par deux poules, qui jettoient de grands cris ſur la mort de leur Sœur. La troupe plaintive arrivée, Gozille tint ce diſcours : Clement Roi, regardez avec votre bonté ordinaire le triſte état, où Trigaudin *le Renard* m'a reduit. Au mois d'Avril dernier, aux approches de la belle ſaiſon, je me voyois une Famille nombreuſe. J'avois ſept Garçons & huit Filles, qui tous les jours alloient ſe promener dans une grande cour bien ſituée & bien forte. Elle étoit enceinte & defendue d'un bon mur ; il y avoit pluſieurs gros chiens, qui la gardoient; enſorte que mes Enfans n'avoient rien à craindre. Trigaudin qui les marchandoit, rodoit ſouvent autour du mur, épiant l'occaſion d'entrer: mais les chiens l'empêchoient d'executer ſes mauvaiſes intentions; ils l'aſſaillirent même une fois très vivement. Peu s'en fallut qu'ils ne lui ôtaſſent à jamais l'envie de brigander davantage ; car ils lui emporterent une partie de la peau. Cependant il échappa encore pour notre malheur, & pour celui des autres animaux. Nous fûmes delivrés de ſes perſecutions pendant un tems ; après quoi il vint me trouver avec une Declaration, qui portoit que Votre Majeſté pour faire ceſſer toutes violences & Hoſtilités dans ſon Royaume accordoit un pardon & enjoignoit un oubli general de tout

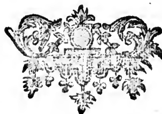
le paſſé, voulant qu'il y eût à l'avenir une Paix univerſelle & inviolable entre tous ſes Sujets, & que les uns procuraſſent l'utilité, le bien & l'avantage des autres. Pour moi, Seigneur Gozille, me dit-il d'un ton pacifique, je ſuis rentré en moi même : ma conduite eſt bien reformée. Je ſerois faché de cauſer le moindre chagrin à perſonne. Ne craignez plus rien de ma part. D'ailleurs je m'en vais faire un grand voyage & voir le Païs. J'irai où il plaira à la fortune de me conduire. Ainſi je prens congé de vous ; menagez bien votre ſanté, & ne chantez pas trop matin, de peur de vous enrhumer.

Il partit en apparence ; mais il ne diſparut que pour venir ſe cacher derriere une haye. Je me rejouiſſois moi & mes Enfans de ſon abſence pretendue. Je les menois promener au delà du mur. Quelle fut ma frayeur ! Je ne penſois à rien moins, lorſque tout d'un coup il ſe lance ſur le plus fort de la bande : il le ſaiſit, l'emporte & le devore en un moment. Cette fatale journée eut encore de plus facheuſes ſuites. Dès que le ſcelerat eut goûté d'un, il n'y eut plus ni Chaſſeurs ni chiens, qui puſſent l'éloigner. Jour & nuit nous étions expoſés à ſes ſurpriſes. Enfin de quinze jeunes Rejettons qui compoſoient ma Famille, il ne m'en reſte plus que quatre, Heureux, ſi je puis les ſouſtraire à ſes pieges ! Hier encore les chiens lui arracherent ma Fille

Coppette, que nous apportons étendue sur cette Civiere. Ce sont là, Seigneur Roi, les motifs qui m'obligent d'avoir recours à Votre Majesté. Elle voit les pertes irreparables que j'ai faites: je viens la supplier de me venger. Le plus cruel supplice n'est pas assez grand pour tant de crimes.

REFLEXION.

NE nous fions jamais à un ennemi, sous quelque pretexte qu'il vienne à nous.





CHAPITRE IV.

Le Roi tient Conseil sur les mesures qu'il doit prendre contre Trigaudin le Renard.

CEs nouvelles plaintes n'accommodoient pas les affaires de Trigaudin. Hé bien! dit le Roi, parlant au Blereau, vous voyez, Maître Dominant, comme votre Oncle s'est corrigé. Je jure par ma Couronne qu'il me le payera, ou que je mourrai à la peine. Toi, mon pauvre Gozille, essuye tes larmes; elles ne te rendront pas ta Fille. Nous allons l'enterrer honorablement; & nous verrons ensuite comment nous nous y prendrons pour venger sa mort. Aussi-tôt le Roi donna ordre que l'on portât Coppette en

terre ; il ſuivit le Convoi. Le Cortége étoit nombreux ; il étoit composé de toute la Gent Animale.

La Ceremonie achevée, le Roi aſſembla ſon Conſeil. On y delibera de quelle maniere on procederoit contre le traitre Trigaudin. Il fut reſolu qu'on l'enverroit ſommer de comparoître à la Cour. On expedia un Decret d'Adjournement perſonnel. Le Roi addreſſant enſuite la parole à Grosbrun *l'Ours* : Maître Grosbrun, lui dit-il, je vous charge de la Commiſſion : mais prenez garde de vous laiſſer ſurprendre. Vous avez affaire à un fin matois ; il fait des tours, dont on ne ſe garantit pas aiſement : Vous pourriez bien tomber dans ſes piéges. A la bonne heure, Seigneur Roi, repondit Grosbrun. S'il m'attrappe, ce ſera pour mon compte : je le menerai de la bonne maniere. Il ſera obligé d'avouer que Grosbrun n'eſt pas ſi lourdaut qu'on le penſe. Là deſſus l'Animal piqué d'honneur partit fierement & avec bonne opinion de lui-même.

REFLEXION.

QUelques plaintes qu'un Prince reçoive contre un de ſes Sujets, il ne doit pas le condamner avec precipitation : mais il doit, autant qu'il le peut, entendre les raiſons & les défenſes de l'Accuſé.



CHAPITRE V.

Grosbrun l'Ours *va porter un Adjournement personnel à Trigaudin, qui lui fait accueil & le reçoit avec apparence d'amitié.*

GRosbrun avançoit gaillardement vers le Domicile de Trigaudin. Il sentoit seulement quelque déplaisir de ce qu'on lui avoit dit qu'il se laisseroit attraper. Après avoir bien cheminé, il aprocha d'un bois épais, où Trigaudin avoit coutume d'aller chasser. Près de là étoit une Montagne, qu'il falloit monter pour arriver au Château de Malperdu. Le rusé Animal avoit plusieurs Residences : mais ce Château étoit son meilleur Fort. C'étoit-là

qu'il se retiroit, quand il avoit de mauvaises affaires.

Grosbrun arrivé devant la porte du Château, cria le plus haut qu'il put : Trigaudin, es tu là ? Je suis Grosbrun : C'est le Roi qui m'envoye ; il t'ordonne de venir à la Cour sans tarder : Sinon, il a juré qu'il te feroit pendre. Ainsi, mon ami, j'ai un bon avis à te donner : ne diffère pas ; viens avec moi. Trigaudin étoit couché au Soleil à quelque distance de la porte au dedans du Château. Dès qu'il eut entendu dire à Grosbrun qu'il venoit de la part du Roi, il fut effrayé ; il se retira dans un reduit secret ; car il avoit dans ce Château bien des coins & des recoins, les uns larges, les autres étroits ; ceux-ci pratiqués en ligne droite, ceux-là en ligne courbe ; ensorte qu'il n'étoit pas aisé à trouver, quand il avoit fait quelque vol, ou quelque action criminelle. Dans sa perplexité il donnoit la torture à son imagination, cherchant comment il se déferoit de Grosbrun, qui avoit la hardiesse de venir ainsi le menacer. A la fin il jugea à propos d'aller le reçevoir : Mon Oncle, lui dit-il, soyez le Bienvenu. Celui, mon cher Oncle, qui vous a fait monter à cette penible Montagne, ne vous a pas rendu un grand service. Vous êtes extremement fatigué : la sueur vous court par tout sur le dos. On pouvoit vous epargner tant de peine. Aussi bien devois-je aller de-

main à la Cour. Mais puisque vous êtes ici, je profiterai de l'avantage de vous avoir. Vos sages conseils ne me seront pas inutiles, quoique je n'aye rien à craindre. Hé ! n'y avoit il pas de moindre Messager que vous ? Après le Roi vous êtes le plus noble & le plus Illustre Personnage du Royaume. De quelle Corvée vous charge-ton ? Cela me paroît étrange. Si j'étois en état, je partirois tout à l'heure avec vous : mais j'apprehende de ne pouvoir pas bien marcher, parce que j'ai mangé extraordinairement. Grosbrun lui coupant la parole : Qu'as tu mangé, je te prie, pour être si rassasié ? Helas ! mon cher Oncle, repondit Trigaudin, les pauvres gens vivent, comme ils peuvent. Jugez en par moi : je suis obligé de manger de ce que je n'aime guere, faute d'avoir autre chose : je me suis bourré le ventre de miel. Comment donc, repartit Grosbrun d'un ton caressant ? Que dites vous-là, mon Neveu ? Estimez-vous si peu le * miel ? C'est une excellente nourritu-re,

* Les Ours aiment extremement le miel. En voici un témoignage tiré de Davity. Il y a, dit cet Auteur, quantité de Mouches à miel en Moscovie. Elles se tiennent non seulement dans les Ruches qu'on leur a dressées ; mais encore elles remplissent de miel le creux de quelques arbres dans les forêts. Un Païsan s'étoit laissé couler du haut d'un grand Arbre creux, pour chercher du miel. Etant en bas, il se trouva dans le miel jusqu'à la poitrine, & demeu-

re; on en fait cas par tout. Moi qui vous parle, je m'en accommoderois bien: mon cher Neveu, faites m'en avoir quelques rayons, s'il vous est possible; & je ferai toute ma vie votre fidelle ami.

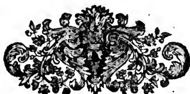
REFLEXION.

LE vrai moyen de réussir dans ses entreprises, c'est de prendre les gens par leur foible. Les Orgueilleux se laissent seduire par les louanges, les Avares par l'argent & les Gourmands par la bonne chere.



C CHA.

demeura deux jours en cet état. Une Ourse vint pour manger de ce miel: comme elle descendit en arriere, il la saisit avec ses bras, dès qu'elle fut à sa portée; & il l'effraya à grands cris, si bien qu'elle remonta avec précipitation; & lui qui la tenoit fortement, se retira du peril par ce moyen. *Nouveau Theatre du monde contenant les Etats & Empires &c. par Davity. fol. Paris 1655. p. 793.*





CHAPITRE VI.

Grosbrun l'Ours *tachant d'atteindre du miel ſe prend dans la fente d'un Chêne, où il eſt bien battu.*

MOn Oncle, dit Trigaudin, je crois que vous vous moquez de moi. Non vraiment, repartit Grosbrun, je n'en ai nulle envie: je parle ſerieuſement. Quoi! ajouta Trigaudin, c'eſt tout de bon! vous aimez le miel. Si cela eſt, vous aurez de quoi vous contenter. Fuſſiez vous trente, vous ne mangeriez pas tout. Que dites vous, repliqua Grosbrun? vous ne me connoiſſez pas, mon cher Neveu. Quand j'aurois tout le miel

qui pourroit ſe trouver depuis Anvers juſqu'a Lisbonne, j'en viendrois à bout moi ſeul. J'en doute, reprit Trigaudin; & quand je l'aurai vu, je le croirai : venez avec moi. A une lieue d'ici, demeure un appellé *Santerre*, il a tant de miel chez lui que vous en aurez aſſez pour ſix ſemaines, quelque appetit que vous ayez. Je vous mettrai à même : mais au moins, mon cher Oncle, c'eſt à condition que vous me ſervirez à la Cour contre mes ennemis. Grosbrun lui promit que s'il le raſſaſioit une fois de miel, il n'auroit que faire de s'embaraſſer, & qu'il le défendroit contre tous ceux qui voudroient lui nuire. L'autre faiſant le bon Valet appuya & dit : Non ſeulement du miel; mais demandez toute autre choſe, & vous ſerez ſatisfait.

Grosbrun étoit charmé de ces promeſſes: il ne ſe ſentoit pas d'aiſe. Allons, mon Oncle, continua Trigaudin; vous en aurez plus que votre ſuffiſance dans l'endroit, où je vais vous mener. Quoique j'aye de la peine à marcher, je me ferai violence à cauſe de l'amitié particuliere que j'ai pour vous. Quand je vous aurai montré le magazin de miel, je me repoſerai. Vous êtes de tous mes Parens celui que j'ai le plus à cœur de ſervir. Groſbrun le remercia fort, & le preſſa de finir les complimens. ça, dit Trigaudin, vous allez bien-tôt avoir autant de miel que vous en

pourrez porter ; il vouloit parler de coups de bâton : mais le gros Lourdaut ne l'entendoit pas ainsi ; il suivoit son guide, comme un aveugle qui se laisse conduire dans un precipice. Enfin ils arriverent au magazin pretendu.

Santerre étoit Charpentier. Il avoit commencé à fendre dans sa basse-cour le tronc d'un Chêne ; & il devoit l'achever le lendemain. La fente étoit deja assez grande. Trigaudin voyant que Grosbrun y passeroit bien la tête, en fut fort aise : c'étoit ce qu'il avoit souhaité. Il dit d'un air content à Grosbrun : Voyez-vous presentement, mon Oncle ? voici deja un tronc d'arbre, dont le fond est tout rempli de miel. Vous pouvez aisément y avancer la tête : mais prenez garde de trop manger, de crainte de vous rendre malade : je serois bien faché qu'il vous arrivât du mal. Mon Neveu, repondit Grosbrun, ne craignez rien : pensez-vous que j'aye si peu de discretion ? Je sais qu'il faut avoir de la moderation en toutes choses. Aussitôt il mit les deux pattes de devant & la tête jusqu'au col dans la fente ; & ne sentant pas encore le miel, il faisoit de grands efforts pour y atteindre. Trigaudin l'encourageoit : Allons, mon Oncle, disoit-il, poussez : vous y voilà bientôt. Grosbrun donna une forte secousse pour avancer. L'autre profita du moment & fit sauter le coin qui soutenoit la fente. A l'instant elle se resserra : la tête de Grosbrun y resta prise :

il n'avoit ni l'induſtrie ni la force de s'en tirer. Quand Trigaudin le vit ſi bien pris, il ſe mit à plaiſanter ; Hé bien! dit-il, mon Oncle, comment trouvez vous le miel ? Eſt il bon ? n'en mangez point trop. Vous vous incommoderez ; & nous ne pourrons plus aller à la Cour. Contentez ſeulement votre appetit ; & après je vous menerai boire pour faire paſſer ce qui vous ſera reſté dans la gorge.

Grosbrun de ſon côté ſe demenoit fortement avec ſes pattes de derriere. Santerre entendant du bruit vint voir ce qui ſe paſſoit. Il n'eut pas plutôt apperçu l'Ours qu'il alla avertir tous ſes voiſins. L'un accourut avec un bâton, l'autre avec un fleau ; les femmes même ſe ſaiſirent à la hâte de leurs quenouilles. L'Animal reçut une ſi grande volée de coups, qu'il étoit prêt à ſuccomber. Cependant par un effort vehement il ſe debaraſſa la tête. A la verité ce ne fut pas ſans en laiſſer la peau avec ſes deux oreilles. Il n'etoit guere poſſible de voir Bête en plus pitoyable état. Ses deux pattes de devant reſtoient encore enfermées. Pendant qu'il ſe tourmentoit pour les degager, les Païſans le chargeoient à qui mieux-mieux. Sur ces entrefaites un frere de Santerre arriva, tenant une maſſue. C'en étoit fait du pauvre Groſbrun, s'il eût attendu l'aſſaut: mais ſenſible au nouveau danger, il ranima toutes ſes forces ; Et avec une ſecouſſe de deſeſperé il ar-

racha ſes pattes de la preſſe. Sautant auſſitôt vers la porte, il alla gagner dans le voiſinage le bord d'une Riviere rapide & profonde. Sur ce bord qui étoit élevé, il rencontra une troupe de femmes que le bruit de ſon malheur avoit aſſemblées; & il en culbuta trois dans l'eau. On ne penſa plus à le pourſuivre : chacun courut au ſecours des femmes qui ſe noyoient.

Grosbrun tiré de peril, mais clochant tout bas & ne pouvant ſe ſoutenir ſur ſes pattes qui étoient dépouillées, ſe lança dans la Riviere : & il ſe mit à nager du mieux qu'il put. Tout maltraité qu'il étoit, il ſe trouvoit encore heureux d'être échappé : il maudiſſoit le magazin de miel, & le Neveu ſcelerat qui l'y avoit mené. Après avoir nagé quelque tems, il ſe ſentit ſi fatigué, qu'il fut obligé d'aborder à terre. Il s'y accroupit, plaignant & deplorant ſa triſte avanture où il ne pouvoit attendre d'autre aſſiſtance que celle qu'il ſe procureroit lui-même.

Pour ce qui eſt de Trigaudin, il avoit attrapé une poule chez Santerre, & il avoit gagné Païs avec ſa proie. Il ſe rejoüiſſoit de l'eſperance que l'Ours n'échapperoit pas; il diſoit en lui-même : Me voilà defait du plus grand ennemi que j'euſſe à la Cour : & ce qu'il y a de meilleur pour moi, c'eſt qu'on ne m'accuſera pas de ſa mort; car Perſonne ne m'a vu qui puiſſe me denoncer au Roi.

Comme il s'occupoit de ces Reflexions, il jetta la vue du côté de la Riviere, & il apperçut Grosbrun qui se reposoit. La tristesse & l'accablement succederent bien-tôt à la joie. O Santerre, s'écria-t'il, transporté de depit, gros Hebeté que tu es! La fiévre quartaine te serre d'avoir laissé echapper un si bon morceau, pendant qu'il ne tenoit qu'à toi de t'en saisir: tu ne merites pas de manger d'un * mets si excellent. Dans sa consternation il avança vers Grosbrun: malgré le piteux état, où il le vit, il eut encore l'effronterie de le railler. Qu'avez-vous donc, lui dit-il, mon Gros Brunet? Avez vous oublié quelque chose chez Santerre? Lui avez vous payé son miel? Vous en avez, je crois, mangé tant & plus: si vous ne l'avez pas payé, j'irai volontiers de vôtre part lui en porter la valeur: mais parlez moi sincerement; vous a-t'il semblé bon? j'en sais encore d'autre au même prix. Hé! mon cher Oncle, qu'est-ce que je vois? Qui vous a accommodé de la sorte? Qui vous a decouvert la tête & les pattes? Où sont vos oreilles? Ah! je me doute; vous avez apparemment trop chaud: c'est pour cela que vous avez ôté vôtre bonnet & vos gands.

A toutes ces railleries, Grosbrun ne se sentoit pas de colere: mais il n'étoit pas en état

de

* Pline & Plutarque disent que la chair de l'Ours est un manger excellent.

de tirer vengeance ; il fouffroit ce qu'il ne pouvoit empêcher. Pour ne pas s'entendre turlupiner davantage, il fe jetta à la Riviere & paffa de l'autre côté de l'eau. Il etoit fort embaraffé de favoir comment il retourneroit à la Cour. La douleur qu'il fentoit aux pattes ne lui permettoit pas de marcher : cependant quelque penible que fût le voyage, il l'entreprit : au defaut d'autres moyens, il fe traina & fe roula, jufqu'à ce qu'il fût arrivé.

REFLEXION.

IL faut éviter les Mechans. Leur confeil & leur compagnie attirent toûjours des malheurs.



CHAPI-



CHAPITRE VII.

Sur les plaintes de Grosbrun l'Ours, *le Roi depêche Moustache* le Chat, *qui tombe aussi dans les pieges de Trigaudin.*

GROSBRUN dans le mauvais équipage que nous venons d'exposer, arriva devant le Roi & lui dit : Puissant Roi, je n'ai pas besoin de rendre compte du succès de ma Commission. L'état où je suis le temoigne assez. Votre Majesté voit de quelle maniere j'ai eté traité, pour vouloir la servir & executer ses ordres. Son Authorité n'est point respectée par Trigaudin. Les conseils trompeurs de ce detestable Animal m'ont abusé. Rendez votre Puissance redoutable par une punition exemplaire.

Le Roi repondit : Comment le traître a t'il osé commettre une telle action ? Mon ami Grosbrun, je le punirai si severement que tu m'en remercieras. Console toi, si sa punition peut te soulager. Tu seras vengé ; je le jure par ma Couronne.

Aussi-tôt le Roi assembla les Sages de ses Etats, pour les consulter sur la conduite que l'on tiendroit dans cette occurrence. Ils opinerent à sommer une seconde fois Trigaudin de comparoître, & à envoyer vers lui Moustache *le Chat*, parceque c'étoit un prudent & un adroit Negociateur.

Le Roi approuvant cet avis fit venir Moustache, & seant sur son Trône, il lui dit : Maître Moustache, vous irez trouver Trigaudin ; vous lui ordonnerez de ma part qu'il vienne à la Cour. L'inimitié qu'il a pour les autres animaux, ne doit point vous alarmer : Il aura de la déference pour vous. Dites lui que s'il ne vient pas de bon gré, on saura bien l'avoir de force, & qu'on lui fera subir un supplice qui deshonorera sa Famille à jamais. Clement Roi, repondit Moustache, ceux qui vous ont conseillé de jetter les yeux sur moi en cette occasion, ne sont pas de mes amis. Si Grosbrun qui est grand & robuste s'est si mal tiré d'affaires, comment pourrai-je m'en tirer, moi qui suis petit, & qui n'ai pas sans comparaison la même force ? J'aurai beau dire à Trigaudin de venir ; il n'en fera ni plus ni

moins. Ainſi trouvez bon, je vous prie, d'envoyer quelque autre que moi.

Non Maître Mouſtache, repartit le Roi; vous êtes ſage & aviſe : cela eſt ſuffiſant. L'eſprit eſt plus neceſſaire ici que le corps. Seigneur Roi, repliqua Mouſtache, eſt ce votre volonté abſolument ? je m'y ſoumets. Quelque riſque qu'il y ait, je veux bien le courir pour vous plaire.

Il partit ſur le Champ & prit la route de Malperdu. A ſon arrivée, il trouva Trigaudin accroupi devant la porte du Château. Seigneur Trigaudin, lui dit-il en l'abordant, je vous ſouhaite une vie longue & heureuſe. Le Roi m'a depêché vers vous : Il vous ordonne de venir lui parler préſentement; & il vous menace de mort, ſi vous n'obéiſſez. O mon cher Neveu, repondit Trigaudin, Que j'ai de joie de vous voir! Vous reſterez cette nuit avec moi : Nous la paſſerons à nous regaler; & demain nous irons enſemble à la Cour. Grosbrun eſt deja venu ici : mais il m'a parlé avec tant de hauteur & de dureté que je n'aurois pas été avec lui pour tout l'or du Monde. A préſent que je vous vois, vous en qui j'ai plus de confiance qu'en Perſonne, je vous ſuivrai pat tout où vous voudrez. Il vaut mieux, repliqua Mouſtache, que nous marchions pendant la nuit; il fera un grand clair de Lune : Nous profiterons du beau

tems. Mon cher Neveu, reprit Trigaudin, il y a trop de danger à marcher de nuit : attendons à demain. Mais, dites moi, demanda Moustache, que mangerons nous à souper ? Vous savez, repartit Trigaudin, que tout est bien cher aujourd'hui ; on n'a plus rien qu'a force d'argent. Si vous vouliez vous contenter de quelques Rayons de Miel... Bon, dit Moustache, vous m'offrez là un plaisant régale ! J'aimerois bien mieux une Souris grasse, une Souris qui fut un peu dodue, que tout le miel du Monde. Trigaudin faisant l'étonné : Une Souris, mon Neveu ! est-ce là votre appetit ! Je sais près d'ici une grange, où il y a une si grande quantité de Souris, que vous & tous les vôtres trouveroient de quoi s'y rassasier. J'ai souvent entendu les gens de la Ferme se plaindre du degât qu'elles y faisoient. Hé ! mon Oncle, reprit Moustache, menez m'y ; & assurez vous que je vous rendrai tous les services, dont je serai capable. Vous m'aurez pour defenseur à quelque extremité que vous soyez reduit ; fussiez vous abandonné de tous vos autres Parens. C'est, ajouta Trigaudin, porter loin la reconnoissance : venez donc avec moi : vous serez bientôt content.

Ils s'acheminerent à l'instant vers la grange : le mur en êtoit construit avec de la terre : Trigaudin y avoit fait un trou la surveille, & il avoit emporté un coq. Le Fermier qui s'en étoit

étoit apperçu, avoit tendu un Collet * au passage, afin de prendre le Larron quand il reviendroit. L'Animal rusé avoit remarqué le piege le jour precedent; Il dit à Moustache : Maintenant, mon Neveu, voulez vous prendre des Souris ? vous n'avez qu'à vous glisser par ce trou. Quand vous aurez appaisé votre faim, revenez ici; je vous y attendrai: songez toujours qu'il faut que nous partions demain de bon matin. Vous avez raison, repondit Moustache : d'ailleurs comme je ne suis point connu dans le logis, il est à propos de ne pas attendre le grand jour. Il n'y a rien à craindre pour vous, dit Trigaudin; vous êtes un bon Domestique.

A ces mots Moustache se lança dans le trou, & il se trouva aussitôt arresté. Dès qu'il se vit pris, il commença à se tremousser de la belle maniere; & ses efforts devenant inutiles, il entra en furie. Trigaudin qui se tenoit en dehors auprès du trou, étoit ravi de voir l'embaras du Messager. Hé bien! dit il, Seigneur Moustache, les Souris vous semblent elles bonnes ? Ne sont elles point trop seches ? Ne voudriez vous pas un peu de sauce ? le Fermier est un homme civil & obligeant. Il ne vous en refusera point par raport à moi. Je n'ai

* Un Collet est une corde que l'on tend avec un nœud coulant, pour attraper quelque bête, comme renard, lievre, lapin, &c.

n'ai qu'à l'avertir que vous êtes là. Vous rempliſſez ſi bien ma place qu'il vous traitera, comme il m'auroit traité. Ah! que Glouton n'eſt il avec vous ! mes Vœux ſeroient comblés. Je ne ſuis pas quitte avec lui, & je n'aime point à devoir.

Mouſtache ne ceſſoit de ſe donner la torture pour ſe débaraſſer. La Fermiere avoit été paſſer la ſoirée dans ſon voiſinage. En rentrant, elle entendit du bruit vers le Collet: elle courut à ſon Mari qui venoit de ſe coucher, mais qui ne dormoit pas encore: Allons, lui dit elle, notre Homme; nous tenons le Mangeur de coqs. Senſible à la perte recente de ſon coq, il ſe jette promptement à bas du lit: il prend une longue corde, groſſe d'un doit, qu'il plie en cinq ou ſix. La Fermiere s'arme d'un Nerf de Bœuf. A la faveur du clair de Lune, ils vont ſans chandelle dans la grange. Ils approchent de l'Animal, qui ſentant qu'on vient à lui, ſe tourmente de plus belle. La Femme, animée comme elle etoit, ne tarda guère à lui faire ſauter un Oeil hors de la tête. Les coups qu'elle donnoit à tort & à travers, tombant en partie ſur le Collet, le caſſèrent. Mouſtache delivré & furieux ſaute au viſage du Fermier; & le déchiquetant en poſte avec ſes griffes, il lui fait bientôt un maſque de ſang. Pour l'achever de peindre, il lui emporte le nez d'un coup de dents. L'Homme tombe évanoui à la renverſe. Ciel, s'ecrie la

Fermiere ! en quel etat vois-je là mon pauvre Homme ? C'est le diable, je crois, qui t'a conseillé de tendre le piege ! je voudrois que tu n'y eusses jamais pensé, & qu'il m'en eût coûté toutes mes poules. Tu as cru attraper le Renard ; & c'est pour notre malheur un Chat qui est venu se prendre.

Trigaudin content du succès de sa trahison s'étoit retiré, lorsqu'il avoit vu qu'on venoit à la grange. Il avoit regagné son Château. Moustache de son côté, après avoir déchargé sa furie, se sauva au plus vîte. Il alla gemir à l'écart, & essuyer sa blessure, le mieux qu'il put, en passant sa patte pardessus. Quand il se fut un peu débarbouillé, il reprit le chemin de la Cour.

REFLEXION.

IL y a de l'imprudence à se laisser conduire dans des lieux que l'on ne connoit point, & où le guide ne veut pas entrer le premier.





CHAPITRE VIII.

Au retour de Moustache le Chat, *on envoye Dominant* le Blereau, *à qui Trigaudin raconte plusieurs de ses tours ; entre autres, comment il avoit attrapé Minaudier* le Singe, *& de quelle maniere il avoit appris à Glouton* Le Loup *à sonner les cloches.*

MOustache arriva de bon matin à la Cour. Il etoit dans un pitoyable etat, ayant tous les membres disloqués, & un Oeil hors de la tête. Le Roi fut extremement courroucé de voir que l'on recevoit ainsi ses Deputés. Il prononça contre Trigaudin les plus

plus vives menaces; & sur le champ il fit rassembler le Conseil, dans une ferme resolution de condamner sans autre forme de procès un Scelerat averé par tant de crimes. Dominant *le Blereau* qui n'avoit pas abandonné sa Partie, avança & dit : Mes Seigneurs on ne doit pas juger un Accusé qu'on ne l'ait cité trois fois en justice. S'il ne comparoît pas à la troisiéme sommation, alors il est censé convaincu de toutes les malversations, dont on le charge. Qui voulez vous donc, dit le Roi, que j'envoye? Je ne crois pas que Personne soit assez temeraire pour s'exposer encore. Qui est-ce qui voudra hazarder ses oreilles, ses yeux, sa vie même? C'est moi, repondit Dominant. Que l'on me donne cette Commission; & je m'en acquiterai bien. Très volontiers, repliqua le Roi : mais prenez garde qu'il ne vous en arrive autant qu'aux autres. Si je me laisse attraper, reprit Dominant, je permets que l'on me traite d'imbecille. Il partit à l'instant pour Malperdu; il y trouva Trigaudin avec Hermine sa Femme qui alaitoit ses cinq Enfans. Après avoir salué son Oncle & sa Tante, il annonça en ces termes la raison de sa venue : Vos affaires, mon cher Oncle, ne vont pas trop bien à la Cour. Il y a de grandes plaintes contre vous. Voici la troisiéme sommation que vous recevez. Plus vous tarderez, plus vous vous rendrez coupable.

Si vous ne venez pas avec moi, vous pouvez vous assurer que le Roi fera demain investir votre Château : il vous exterminera vous & les vôtres. Le meilleur conseil que j'aye à vous donner, c'est de me suivre. J'ai pris votre parti : je vous ai defendu autant qu'il m'a eté possible : mais je n'ai pas plutôt pallié un grief, qu'il en survient un autre. Vous avez de l'esprit: peut-être confondrez vous vos ennemis ; ils mettent sur votre compte bien des faits d'importance qui n'y devroient pas être.

Hé bien ! mon cher Neveu, dit Trigaudin, vous jugez donc à propos, que j'aille avec vous ; j'y consens. Si j'ai une fois Audience du Roi, j'espere qu'il me fera grace. Souvent mes conseils ne lui ont pas eté inutiles. On dit de moi à la Cour tout ce qu'on veut en mon absence ; on ne m'y épargne point. Je sais qu'il y en a Plusieurs qui ne me veulent pas trop de bien : mais quand j'y serai, je verrai ce que j'aurai à repondre. Au reste j'aime mieux y aller à tout risque, que de mettre ma Femme & mes Enfans dans l'embaras. Là-dessus il prit congé de sa Femme : Ma chere Hermine, lui dit-il, ne t'ennuye pas. Je ne saurois me dispenser d'aller voir de quoi il s'agit : mais je tâcherai d'être bientôt de retour. Prens bien soin de nos Enfans, sur tout de Cadet ; car il me ressemble beaucoup, & vraisemblablement il m'imitera en sagesse & en conduite. Je te recommande encore

particulierement Finet ; C'eſt un petit fripon tout gentil : J'ai de la predilection pour ces deux là.

Hermine étoit fort triſte de ce depart, penſant qu'elle ne feroit pas trop bonne chere, quand le Pourvoyeur ne ſeroit plus à la maiſon. Les deux Compagnons ſe mirent en marche. Après un eſpace de chemin, Trigaudin jetta un ſoupir & dit : Mon cher Neveu, tout le mal que j'ai fait ſe preſente à ma memoire. Je crains fort de n'être pas bon Marchand de ce voyage ci. Il n'y a pas, je crois, à la Cour un animal que je n'aye offenſé ; principalement mon Oncle Grosbrun, je l'ai vilainement trahi. Il lui en a couté quelques lambeaux de ſa peau, ſans compter ſes deux oreilles. Mouſtache *le Chat* au lieu de prendre des Souris, a été bien battu & s'en eſt retourné deferré d'un œil. Gozille *le Coq* ne me veut pas de bien : j'ai avalé preſque toute ſa Famille.

J'ai redreſſé Minaudier *le Singe* : quoique ce ſoit une affaire aſſoupie, peut être s'en reſſouviendroit il, s'il en trouvoit l'occaſion. Etant dans un village, je ſentis l'odeur d'une poularde rôtie. Je ſuivis mon odorat, & j'entrai dans une cuiſine, où je vis ſur un plat près du feu une poularde qu'on avoit tirée de la broche. Minaudier étoit au coin du feu : Je lui demandai ce qu'il faiſoit là. Il me dit qu'il étoit le Domeſtique affidé d'un

Bourgeois qui étoit venu prendre l'air dans ce village ; & qu'il gardoit la poularde, pendant que la Servante étoit allée au jardin chercher du Cresson. Je me doutai bien qu'il s'opposeroit à mon dessein. C'est pourquoi je commençai à lui faire la moue : il me la fit pareillement. Voyant qu'il entendoit raillerie, je me mis à sauter & à faire des tours de souplesse : il repondit aussi-tôt sur le même ton. Enfin je feignis qu'il m'etoit entré quelque ordure dans les yeux ; & je mis ma patte dessus, lui tournant le dos. Minaudier continua à me contrefaire. Dès qu'il eut le dos tourné, je sautai sur la poularde ; & je l'emportai. Il voulut courir après moi : mais comme il étoit enchâiné, il fut d'abord arrêté, & j'eus le tems de me sauver avec ma proie. La Servante à son retour lui auroit fait un mauvais parti, si le Bourgeois qui m'avoit vu fuir, ne l'en eût empêchée.

J'ai joué aussi de mauvais tours à Glouton. Entre autres, je lui ai appris à sonner les cloches. Nous passions par un Hameau, où il y avoit une cloche à l'usage des gens du lieu. Je feignis d'avoir quelque dessein. Je dis à Glouton d'appuyer ses pattes contre le mur, où elle étoit : je les entortillai, je les liai avec la corde ; & je gagnai au pied. Il voulut me suivre ; & se trouvant retenu, il commença à sonner si fort que tous les habitans accoururent pour voir ce que c'etoit. Avant

qu'il put se degager, il fut rossé d'importance.

Dans une autre occasion je lui ai fait bruler le poil si près du vif qu'il en eut toute la peau enlevée. Il n'y a pas encore long tems que nous entrames de nuit chez un Laboureur. A force de fureter, nous trouvames un Garde-manger entr'ouvert. Glouton se jetta avec avidité sur quelques restes de viande qu'on y àvoit serrés; & il me dit qu'il ne m'en laisseroit rien, & que j'allasse chercher ma vie ailleurs. Je me retirai, & de depit je poussai la porte, qui se ferma au loquet. Bientôt la question fut de sortir. Il fit tant de bruit qu'il reveilla toute la maison. Chacun se leve : on accourt; on ouvre. Si on eut apporté plus de precaution, il auroit payé cherement son écot : mais comme dans une alarme de Gens réveillés en sursaut il n'étoit guere possible d'y prendre garde de si près, on lui compta seulement quelques coups de bâton pour la bonne chere.

Un jour je lui promis de le rassasier de chapons gras. Pour le faire donner dans le panneau, je l'obligeai à me jurer qu'en reconnoissance, il me prêteroit Main-forte, toutes les fois que j'aurois besoin de son secours. Les sermens ne lui coutèrent rien. Que ne feroit il pas pour satisfaire sa Gourmandise ? Je le menai dans un village & je le fis monter à un grenier. Je lui dis, qu'il s'avançât au dehors de la fenêtre & qu'il tâtât de côté. Pendant qu'il tâtoit les chapons, je le culbutai

du haut en bas. Il ne ſe ſeroit pas relevé de ſa chute, s'il y avoit des coups mortels ſur une mechante bête : mais je n'eus d'autre ſatisfaction que de l'entendre heurler en fuyant. Tout eſtropié qu'il étoit, il ne demanda pas ſon reſte.

REFLEXION.

LA Gourmandiſe a toûjours de facheuſes ſuites. Quand on s'expoſe au danger, on s'expoſe au repentir.



CHA-



CHAPITRE IX.

Dominant le Blereau *promet à Trigaudin de le servir. Celui-ci après avoir fait un aveu sincere de la plûpart de ses tours, ne marque point d'amandement dans sa conduite.*

TRIGAUDIN ayant ainsi compté une partie de ses exploits, dit à Dominant : Vous voyez, mon cher Neveu, que j'ai grand sujet d'apprehender. Comment me justifierai-je auprès du Roi ? tous mes Adversaires vont s'élever : je succomberai sous le faix de leurs accusations. Quelle esperance d'avoir ma grace, à moins que vous ne l'obteniez par vôtre crédit ? Mon Oncle, repondit Dominant, prenez courage, & laissez

moi faire. Je vous suis tout devoué. Fallut il ma vie même, je la donnerois pour vous sauver? Au reste vous êtes ingenieux: Vous imaginerez quelque expedient qui satisfera le Roi & la Reine: c'est pourquoi bannissez cette crainte: Allons affronter le danger avec assurance. La Fortune favorise les Intrepides.

Dominant & Trigaudin poursuivirent leur route. Ils passèrent devant une ferme, où le dernier alloit de tems en tems escamoter quelque poule grasse, ou quelque bonne oye pour se regaler avec Hermine sa ménagère. L'occasion le tenta: il ne fit qu'un saut & s'élança sur un coq qui s'étoit écarté. Il le toucha de si près, que les plumes lui en restèrent dans la gueule. Dominant surpris de cette action le reprimanda: Quoi! mon Oncle, dit-il, voulez vous à l'appetit d'un mechant coq vous attirer de nouvelles affaires? Je n'y faisois pas attention, repondit Trigaudin. Cela ne m'arrivera plus. Mais il avoit beau promettre; il ne pouvoit quitter son ancienne coutume.

REFLEXION.

A T'on contracté l'habitude de malfaire, on resiste difficilement à l'occasion.

CHA-



CHAPITRE X.

Trigaudin le Renard *arrive à la Cour. Il est condamné à être pendu.*

QUand Trigaudin vit qu'il approchoit de la Cour, le frisson commença à le prendre. Il avoit de facheux pressentimens : mais c'eut eté se condamner lui même que de paroître déconcerté. C'est pourquoi il dissimula son embaras ; & affectant un air assuré devant le Roi, il le salua en ces termes : Plaise au Ciel de conserver vos jours, O Roi plein de bonté ! Je sais quelle opinion plusieurs de ceux qui sont ici presens, ont donné de moi à Votre Majesté. Jaloux de

la fidelité & du grand attachement que je témoigne sans cesse à mon Roi, tant par mes paroles que par mes actions, ils m'ont rendu de tres mauvais offices auprès de lui. La Vertu a de tout tems été exposée à la calomnie : Mais le Mensonge n'a que des intervalles de faveur ; la Verité triomphe toujours à la fin.

Le Roi repondit : Non, non, Trigaudin, ne crois pas m'endormir : une longue experience m'a appris de quoi tu étois capable. Tu pourrois m'en imposer, si je te connoissois moins. Tu as comble la mesure, & tu seras traité comme tu le merites.

Gozille *le Coq* impatient de se venger, avança & dit : Quel tort le traitre ne m'a t'il pas fait ? Tais toi, Gozille, reprit le Roi ; je sais ce que j'ai à faire. La dessus se tournant vers Trigaudin : C'est apparemment, lui dit il, dans la reception faite à mes Deputés, que je dois trouver ces témoignages de grand attachement dont tu te vantes. Dieux ! s'ecria Trigaudin, si l'un a été maltraité pour avoir voulu manger du miel à contretems, est-ce ma faute ? Et si l'autre entreprenant sans precaution un vol de nuit a perdu un œil, doit on s'en prendre à moi ? Quoi qu'il en soit, vous êtes le Maître de ma destinée : vous me traiterez comme vous le jugerez à propos : ma vie est entre vos mains.

Pendant qu'il tâchoit de se disculper, le

Conſeil ſe raſſembla pour terminer l'affaire. C'étoit à qui chargeroit davantage l'adroit Compagnon : il repondoit à tout effrontement. Après qu'on eut entendu les Demandes des Complaignans & les defenſes de l'Accuſé, on alla aux Opinions. Trigaudin atteint & convaincu de Vols & de Meurtres fut condamné à être pendu.

Il inſiſta pour ſe juſtifier, mais en vain : ſes Accuſateurs lui impoſoient ſilence : la Sentence de mort étoit rendue & prononcée ; ils n'en demandoient pas davantage. Dominant le Blereau & les autres amis de Trigaudin tombèrent dans une grande conſternation : ils ſe retirèrent, pour ne ſe point trouver à un ſpectacle, qui leur feroit trop de peine. Le Roi lui même fut touché, quand il les vit partir. Il conſidera que le Criminel avoit de bons amis, & que tout dangereux qu'il étoit, il ne laiſſoit pas d'être quelquefois utile à la Cour par ſes ruſes.

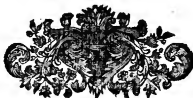
Pour proceder à l'Execution, il ne s'agiſſoit plus que de ſavoir, où l'on trouveroit de la corde & un Bourreau. Le pauvre Patient prit la parole & dit : J'aimerois bien mieux qu'on m'expediât promtement que de me faire languir ; car c'eſt redoubler mon ſupplice. Quand mon Pere mourut, il ne languit point. Demandez une corde à Mouſtache : il a encore au col celle qu'il a attrapée à la chaſſe aux ſouris ;

& comme il eſt adroit à grimper, qu'il aille attacher la corde : il ſera volontiers cette fonction, puiſqu'il me fait mauvais gré de la perte de ſon œil. Si j'en étois cauſe, je pretendrois qu'il m'en eût obligation : n'eſt ce pas une peine épargnée pour lui ? il n'a qu'une fenêtre à fermer, lors que les autres en ont deux.

Mouſtache fut piqué de ces paroles : entendez vous, dit il, de quelle maniere il me turlupine ? Hé bien, nous verrons : je lui aprendrai à railler. Auſſitôt l'Executeur borgne ne penſa plus qu'à remplir ſes fonctions & dit ſeulement à l'Aſſemblée : Prenez garde, Meſſieurs, qu'il ne vous échappe. C'eſt un Scelerat dont on ne ſauroit trop ſe deffier ; ne le manquons pas, pendant que nous le tenons.

REFLEXION.

ON doit peu compter ſur ſes amis dans l'adverſité : ils diſparoiſſent, & ils nous laiſſent ſans conſolation.





CHAPITRE XI.

Trigaudin le Renard *étant sur l'Echelle demande à parler, & il est entendu.*

ON s'achemina bientôt vers le Supplice. Trigaudin qui avoit l'œil à tout, s'apperçut que le Roi venoit à la Suite : Il conçut de là l'esperance de se tirer d'un si mauvais pas. La fertilité de son imagination le mettoit au dessus des évenemens. Il s'avisa d'un expedient, dont ses Idées portoient deja loin le succès. Plein d'animosité contre ses Accusateurs il alloit jusqu'à se flatter de leur revaloir : C'est à l'extremité, disoit il en lui-même, qu'il est plus glorieux de se relever. Quelque terrible que soit l'orage, je

veux encore le calmer. Malgré toute la prevention dont l'esprit du Roi est frappé, je saurai bien regagner ses bonnes graces ; & ceux qui m'ont voulu perdre, apprendront à ne plus se jouer à moi.

Dans l'entre-tems les Preparatifs avoient été faits pour l'Execution. Moustache avoit pris le devant ; il s'étoit fait debarrasser de la corde quil trainoit : il l'avoit attachée au Gibet, la laissant pendre par le nœud coulant : Deja il saisissoit le Patient ; tant il étoit empressé de le jetter & de l'étrangler.

Alors Trigaudin dit en soupirant : Je vois bien qu'il faut que je meure : j'ai merité mille fois la peine que je vais subir. Helas ! Combien a t'on accusé d'innocens ? combien en accusera t'on peut-être à l'avenir de crimes que j'ai seul commis ? Ce seroit une grande consolation pour moi, si l'on m'accordoit de les declarer, afin que Personne n'en fût inquieté injustement dans la suite.

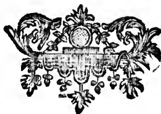
Tous les Assistans prierent le Roi de lui accorder une demande qui sembloit les interesser. Trigaudin en eut bien de la joie : il presuma que ses affaires tourneroient mieux qu'on ne le pensoit ; & dans cette opinion il dit d'un ton ferme : Messieurs, je vous ai fait beaucoup de mal à tous tant que vous êtes. Cependant j'étois né avec de bonnes inclinations ; car avant que je fusse sevré, je n'avois point de malice. Je rodois tous les

jours autour des Agneaux, uniquement pour le plaisir de les entendre bêler. J'étois deja devenu grand, lorsque je rencontrai Glouton le Loup pour la premiere fois : Il me dit qu'il étoit mon Oncle. Nous liames amitié ; & depuis nous avons souvent été de compagnie ensemble. Il me dressa à vivre de rapine & de pillage ; il voloit le gros, & moi je volois le menu. Je devois avoir moitié par tout suivant la convention verbale faite entre nous deux : mais je n'ai pas lieu de me louer de lui. Loin de tenir sa parole, il étoit si goulu qu'il ne me laissoit seulement pas le quart de la proie. Que dis-je ? quand il prenoit une brebis ou un veau, aussitôt arrivoit sa Femme avec sept Enfans & quelquefois davantage; ils s'acquittoient tous si bien de leur devoir qu'à peine pouvois-je attraper une côtelette ; encore le plus souvent étoit-elle toute decharnée. Je me lassai d'une Societé qui m'étoit si desavantageuse, & je fis bande à part. Je retournai où le bêlement des agneaux m'avoit attiré autrefois. Je n'étois plus charmé de les entendre qu'autant que cela servoit à me les indiquer : je ne leur faisois point de quartier. La compagnie de mon Oncle m'avoit rendu si sanguinaire que je tuois poules, oiseaux, chevreaux, enfin tout ce qui se presentoit à mon appetit. Cependant au defaut de captures suffisantes, je n'aurois pas manqué de subsistance : Car je sais, où il y a un Tresor si

considerable que sept chevaux ne pourroient pas le tirer. Le Roi demanda à Trigaudin en quel endroit étoit ce Tresor. Seigneur Roi, repondit-il, c'est de l'argent qui a été volé fort à propos. Sans cela, il eût servi à exercer une grande trahison contre votre illustre Personne. Ces paroles frapperent la Reine: elle se laissa emporter à la curiosité. Trigaudin, dit-elle, il faut que tu nous donnes des éclaircissemens: enseigne nous ce Tresor, & decouvre nous toutes les circonstances de la Conspiration. Madame, repondit le Criminel, je ne suis guere commodément pour entrer dans ces explications: d'ailleurs il n'est pas à propos de les rendre publiques. Aussitôt on le fit descendre de l'Echelle, afin qu'il parlât au Roi & à la Reine.

REFLEXION.

Les Fourbes se servent souvent du pretexte de leur conscience pour surprendre les Juges. L'Argent fait aussi ouvrir les yeux en beaucoup d'Occasions.





CHAPITRE XII.

Trigaudin accuse son Pere d'une Conspiration, où il implique ses ennemis.

LE rusé Animal se promettant un heureux succès de l'Audience qui lui étoit accordée, parla ainsi : Il m'est donc permis, ô Illustre Reine, d'ouvrir mon cœur, avant que de mourir ! Ne me blâmez point, je vous prie, d'avoir attendu une pareille extrémité. La qualité des Conjurés sembloit m'imposer un silence eternel. C'étoient de mes plus proches Parens, je l'avoue à regret, qui avoient fait le noir complot que je vais vous decouvrir. Aussi hésiterois-je encore à le re-

veler, s'il ne s'agiſſoit de la conſervation de mon Roi & de ſes Etats. Trigaudin pouſſa là deſſus quelques ſanglots. La Reine eut pitié de lui; elle pria le Roi de lui faire Grace en reconnoiſſance du ſervice qu'il leur rendoit. Le Roi voulut auparavant entendre ce que le Criminel avoit a dire. Que j'ai de douleur, Seigneur Roi, s'ecria t'il, qu'il me faille parmi les Complices en nommer un, qui me touche de ſi près! Cependant je ne l'epargnerai point, puiſque la verité eſt indiſpenſable en cette occaſion.

Le Scelerat pour ſe rendre plus croyable, avoit reſolu d'accuſer Renard ſon Pere le premier, & de le declarer Chef de la Conſpiration. Votre Majeſté, continua t'il, ſaura que le Roi *Noſtorqui* avoit caché ſon Treſor au fond d'une Voute Souterraine: Mon Pere le trouva par hazard. Quand il ſe vit maître de cet argent, il devint ſi fier qu'à peine oſoit-on le regarder. Il envoya Mouſtache *le Chat* dans les Ardennes annoncer à Grosbrun *l'Ours* qu'il eût à ſe rendre promptement en Flandre, s'il vouloit être Roi. Grosbrun apprit cette nouvelle avec joie; car il aſpiroit depuis longtems à la Couronne, n'attendant qu'une conjoncture favorable pour déthroner votre Majeſté; il partit auſſitôt pour la Flandre.

Dès qu'il fut arrivé, mon Père tint Conſeil avec Glouton *le Loup*, & avec Mouſta-

che *le Chat*. Dans la discution des mesures qu'ils prendroient, ils ne trouvèrent qu'une difficulté à proclamer Roi Grosbrun *l'Ours* ; C'étoit que Votre Majesté auroit un Parti, qui s'opposeroit à l'execution de leur dessein. Mon Père les rassura, leur disant qu'il alloit lever des Troupes ; qu'il avoit de quoi les payer, & qu'ils gardassent seulement le secret jusqu'à ce qu'ils fussent en état de resistance. Il arriva ensuite que Moustache ne pouvant tenir sa langue, conta toute l'intrigue à sa Femme. Veritablement il lui recommanda fort de n'en parler à Personne : Mais quoiqu'elle le lui eût promis, elle ne rencontra pas plutôt ma femme qu'elle lui fit confidence sous la même condition. Ma femme ne tarda guère à me raporter tout ce qu'elle avoit appris.

Au recit d'un pareil projet tout le poil de mon corps se herissa : Je frémis de saisissement. L'histoire des tems passés frappa mon esprit. Les Grenouilles autrefois insensibles à leur liberté demanderent un nouveau Roi, capable de les tenir en Regle : On leur donna la Cigogne, qui debuta par les avaler l'une après l'autre. Elles s'en plaignirent ; Mais il étoit trop tard ; Elles avoient subi le joug. Je tirois de cet Exemple une consequence favorable au gouvernement de Votre Majesté ; ainsi, Seigneur Roi, j'em-

brassai votre parti ; & peut-être ne m'en saurez vous pas plus de gré. A dire vrai, mon interêt particulier ne me touchoit pas moins que celui de tout votre Peuple. Le mauvais caractère de Grosbrun est connu generalement. Nous étions perdus, si nous eussions eu pour Roi ce lourd & méchant Animal.

Je ne pensai qu'aux moyens de rompre les sourdes pratiques de vos Ennemis. Que ne puis je, disois je en moi même, decouvrir le Tresor qui cause tant de desordre ! je le cherchai par tout, où je crus qu'il pouvoit être : Peines inutiles ! Enfin étant un beau matin étendu par terre & occupé de mon inquietude, je vis mon Pere sortir d'un trou. Après avoir regardé de tous côtés si Personne ne le voyoit, il couvrit le trou de terre ; & pour l'applanir afin qu'on ne s'apperçût de rien, il passa sa queue pardessus. J'observai bien tout son Manege ; & sitôt qu'il fut parti, j'allai en tapinois à l'endroit. Je levai la terre, & m'étant glissé par le trou, je trouvai une si grande quantité d'or & d'argent, qu'on n'en a jamais tant vu. Je courus avertir ma Femme de venir m'aider à enlever le Magot. Nous le transportames dans un lieu où il pût être en sureté & à notre bienseance.

Pendant qu'elle & moi nous étions occupés à cet ouvrage, mon Pere conferoit avec les principaux Conjurez. Grosbrun *l'Ours* & Glouton *le Loup* envoyerent des Lettres Cir-

culaires dans tout le Païs, faiſant ſçavoir que ſi quelqu'un vouloit s'engager, il vînt trouver Grosbrün ; que l'on donneroit un bon engagement & que l'on avanceroit trois mois de paye. A des conditions ſi avantageuſes il ſe preſenta bien de la Jeuneſſe libertine, qui ne demandoit pas mieux. Enfin mon Père eut recours à ſon Treſor, pour en tirer de quoi donner aux Soldats l'argent qu'on leur avoit promis. Je vous laiſſe à penſer quelle fut ſa conſternation, quand il trouva la place nette ; je l'avois ſi bien nettoyée qu'il n'y étoit pas reſté un Obole. Il prit un parti qui ſera pour moi un ſujet de douleur perpetuelle ; il ſe pendit : mais j'aime encore mieux qu'il m'ait laiſſé cette amertume, que d'avoir réuſſi dans ſa perfidie.

REFLEXION.

UN Menteur n'épargne Perſonne pour parvenir à ſes fins.





CHAPITRE XIII.

Grosbrun l'Ours *&* *Glouton* le Loup *voulant se plaindre, sont arrêtés Prisonniers.*

LA pretendue Conspiration étoit decouverte dans toutes ses circonstances. La Reine ne s'inquietoit plus que de savoir, où étoit le Tresor. Elle tira Trigaudin en particulier: Ami, lui dit elle, nous sommes reconnoissans de tes bons offices. La derniere preuve que nous attendons de ton amitié, c'est de nous enseigner ton Tresor. Madame, repondit Trigaudin, donnez moi, je vous prie, un peu de relâche. Trouvez bon que je ne prodigue pas ainsi ma confidence, dans le tems qu'on veut me faire pendre. Non,

lui dit la Reine, n'apprehende point : mais corrige toi donc, & sois fidelle au Roi ; il te donnera ta grace. Si le Roi, reprit Trigaudin, veut me l'accorder & ne plus ecouter mes ennemis, je le rendrai le plus riche Prince qui soit au Monde.

Le Roi qui prêtoit l'oreille à leur entretien, prit la parole : Madame, dit-il, meffiez vous de cet Imposteur ; Vous savez de quoi il est capable. Seigneur Roi, repondit la Reine, il a fait du bien & du mal. Si d'un côté il vous a offensé, d'un autre il vous a bien servi. Vous venez d'entendre que pour vous maintenir sur le Trône, il a été cause que son propre Père s'est pendu. Madame, ajouta le Roi, quelque repugnance que j'aye à lui pardonner, je ferai ce que vous voudrez : mais j'apprehende fort que les suites ne repondent pas à votre attente. Jugez de lui plus favorablement, reprit la Reine : il y a des occasions, où il faut relâcher de sa severité. Hé bien ! repondit le Roi, j'acquiesce à votre volonté par complaisance, je lui remets le passé : mais je jure par ma Couronne que s'il tombe à l'avenir dans aucune faute, je m'en ressentirai sur lui & sur sa Race jusqu'à la neuvieme generation.

Trigaudin n'en demandoit pas davantage : le passé lui étoit pardonné ; il triomphoit de ses ennemis, & il échappoit à la Potence. Sa joie fut inconcevable : Il s'épancha en remerciemens

pathetiques. Jamais on ne fit de plus belles promeſſes. Le Roi dans ſa deffiance ne quittoit pas ſon point de vûe; il inſiſta pour ſavoir où étoit le Treſor. Seigneur Roi, dit Trigaudin, dans le deſert qu'on appelle la Vallée ſans nom, il y a un ruiſſeau, auprès duquel ſont deux Bouleaux : c'eſt juſtement entre ces deux Bouleaux que j'ai caché le Treſor. J'entens bien, dit le Roi; mais il ſera bon que tu m'y conduiſes : je le trouverai plus aiſément. Tres volontiers, Seigneur Roi, repliqua Trigaudin: cependant Votre Majeſté fait Elle attention qu'il ne lui ſera pas honorable qu'on la voye en ma compagnie? ma reputation eſt bien décriée : On met tant de fredaines ſur mon compte que j'en ſuis honteux. Il eſt vrai que j'ai fait quelques petits tours de jeuneſſe : mais je veux tenir deſormais une conduite toute differente & me concilier la bienveillance d'un chacun : après quoi ma compagnie ſera honneur à tout le Monde. Une autre difficulté, Seigneur Roi, c'eſt qu'il y a fort loin d'ici à la Vallée ſans nom. Eſt il neceſſaire que Votre Majeſté prenne la peine d'y venir Elle même? Qu'Elle ait la bonté de me donner des Commiſſaires qui viennent avec moi reconnoître les lieux, faire un bordereau des diverſes eſpeces du Treſor, & ſe mettre en état de rendre compte de tout. Le Roi voyant de la difficulté à ſuivre l'affaire de trop près,

prit

prit ſon parti, & dit : Tu as raiſon ; auſſi bien n'en ſerois-je pas plus avancé, quand j'aurois vu l'argent, puiſqu'il faudra le tranſporter ici. La Reine à qui tu es redevable de ta Grace, te nommera des Commiſſaires.

Sa Majeſté Leonine monta enſuite ſur ſon Thrône, fit ſigne aux animaux de prêter ſilence & prononça à haute voix: *O vous tous, & chacun de vous en particulier qui êtes ici preſens, ſoit Nobles ſoit Roturiers, ſachez que Trigaudin* le Renard *nous ayant rendu de très importans ſervices, la Reine nous a portés à les reconnoître ; enſorte que pour les raiſons à nous reſervées nous lui remettons tous les crimes qu'il peut avoir commis par le paſſé : & conſequemment nous vous enjoignons de le reſpecter lui, ſa Femme & ſes Enfans, vous defendant expreſſement de leur faire, ni de permettre qu'il leur ſoit fait aucun mal.*

Grosbrun *l'Ours*, Glouton *le Loup* & ſa chere Moitié furent fort affligés du pardon accordé à leur Ennemi. Comme ils avoient tâché de le perdre, ils ne doutoient pas de ſon reſſentiment : ſi bien qu'ils ne purent retenir leur colere. En depit des ordres, ils s'avancerent devant le Roi, & ils lui dirent que Trigaudin n'étoit qu'un Traitre & qu'un double Hypocrite.

Le Roi irrité de leur deſobeïſſance les fit prendre, & les fit garroter. Trigaudin qui vit l'occaſion de ſe venger d'eux, ne la laiſſa

pas échapper. Il s'adressa à la Reine, & lui dit: Vous savez, Madame, que j'ai un grand voyage à faire. J'aurois bien besoin de deux paires de souliers; il n'y a Personne ici qui soit mieux chaussé que mon Oncle Glouton, & ma Tante sa Femme. Je serois sensiblement redevable à Votre Majesté, si elle vouloit leur ordonner de m'en fournir chacun une paire. Il ne tiendra pas à cêla, dit la Reine, que tu ne sois content. Ce n'est pas encore tout, Madame, continua Trigaudin. Il fait une grande fraîcheur soir & matin en cette saison. Le Serein, la Rosée causent souvent des Rhumes. Un voyageur doit bien menager sa santé; il doit prendre toutes les precautions possibles pour n'être point retardé en chemin: c'est pourquoi, Madame, un bonnet me seroit fort necessaire. Vous me feriez bien plaisir d'obliger Grosbrun à me donner un morceau de sa fourrure pour m'en faire un: on le prendra du côté qui lui sera le plus commode. Pendant que vous êtes disposée à me combler de bienfaits, je prens la liberté de vous demander tous mes petits besoins. La Reine lui repondit, tu seras satisfait, Trigaudin: je ne veux pas qne tu manques de la moindre chose. Madame, reprit-il, je vous aurai une obligation infinie.

REFLEXION.

UN menteur est dangereux, quand il sait persuader.



CHAPITRE XIV.

On dechausse le Loup & la Louve par ordre de la Reine, & l'on coupe à Grosbrun l'Ours *un morceau de sa peau.*

AUssi-tôt la Reine ordonna que l'on levât à *Glouton* la peau des pattes de devant, & à la Louve sa Femme la peau des pattes de derriere. On coupa en même tems à Grosbrun un morceau de son just-au-corps pour en faire un bonnet. Il est aisé de s'imaginer comment ils heurloient, pendant qu'on les écorchoit ainsi, pour chausser leur ennemi mortel. Trigaudin étoit ravi de voir les effets de sa vengeance. Ma chere Tante,

dit-il parlant à la Louve, je conſerverai bien ces ſouliers pour l'amour de vous. Je les uſerai le moins qu'il me ſera poſſible; & à mon retour je vous les rendrai. Vous n'avez pas à faire à un ingrat : Je vous tiendrai compte de l'amitié que vous me faites. Retire toi, lui dit-elle, Traitre & Scelerat. Puiſſe Belzebuth te conduire ſi loin que tu ne reviennes jamais!

Il ne manquoit plus à Trigaudin que de ſavoir qui feroient ſes Commiſſaires. Comme ils devoient être nommés par la Reine qu'il trouvoit ſi portée à le favoriſer, il jugea à propos de ne point perdre de tems, & il lui dit : Le Roi, Madame, vous a remis le choix des Commiſſaires qui doivent m'accompagner: La protection dont vous m'honorez, me fait eſperer que vous ne les choiſirez point parmi mes Ennemis. Non, lui dit la Reine, je continuerai, comme j'ai commencé, perſuadée que tu n'abuſeras pas de mon indulgence. Afin de te marquer juſqu'à quel point je veux t'obliger, choiſis toi-même deux Sujets qui te conviennent, & qui ſoient capables des fonctions qu'ils auront à remplir. Puiſque vous avez la bonté, Madame, lui repondit-il, de vous en rapporter à moi, je prendrai d'abord Beſlin *le Belier* : ſa converſation eſt amuſante : notre route eſt longue; il me deſennuira. Le ſecond Commiſſaire ſera, ſi vous le trouvez bon, Rouget *le Lievre*; il a de la viva-

cité ; nous avons eu quelque castille ensemble : mais il ne s'en souvient plus ; car la memoire n'est pas son Fort. Pour prevenir les inconveniens, nous mettrons tout en écrit : Le principal est qu'il soit bon Coureur, afin que vous ayez promtement des nouvelles. Je suis bien aise d'être avec lui ; je l'aime naturellement. La Reine approuva le choix que Trigaudin faisoit : Elle lui dit de se disposer à partir, & de lui envoyer en diligence un Etat du Tresor.

REFLEXION.

LE Sexe est credule ; il donne dans des apparences, qui sont souvent trompeuses.

CHAPITRE XV.

Trigaudin va decouvrir son pretendu Tresor à Beslin le Belier, *& à Rouget* le Lievre.

LE lendemain de grand matin, notre Heros s'équipa : après quoi il alla prendre congé du Roi & de la Reine : Seigneur Roi, dit-il au Lion, me voilà prêt à partir. Je viens recevoir les ordres de Votre Majesté. Le Roi lui dit : Reçois ceux de ta Liberatrice, & tâche de la satisfaire au plutôt par l'execution de tes promesses. J'espere, dit la Reine, que nous n'aurons pas lieu de nous repentir

de lui avoir fait grace. Après qu'il l'eut remerciée, elle commanda que chacun le conduisît jusqu'à une demi-Lieue. Il n'y eût que Grosbrun, Glouton & sa Femme qui en furent dispensés, restant liés étroitement.

Trigaudin partit ainsi avec une nombreuse compagnie, qu'il congedia le plûtôt qu'il put. Un si grand train lui étoit à charge; Rouget & Beslin lui suffisoient; aussi se mit il entre eux deux. Il tâchoit de gagner leur bienveillance par ses flateries; il les amusoit de complimens le long du chemin : Messieurs, leur disoit-il, si j'ai eu le malheur de friser la Corde, j'ai bien lieu de m'en consoler, puisque c'est ce qui me procure l'avantage de votre compagnie. Vous avez l'un & l'autre des qualités que j'ai toujours estimées. Quand elles seront connues, vous remplirez sans doute les Places les plus honorables de l'Etat. Voici une occasion de vous faire connoître: je suis bien aise que vous m'en ayez l'obligation. Quoique vous soyez naturellement serviables, le gré que vous me saurez d'avoir mis votre merite au jour, me sera un nouveau garand de vos services. La preuve que vous allez donner de votre capacité, ne manquera pas de produire l'effet que j'en attens. Y-a-t'il quelqu'un propre à la guerre comme le Seigneur Beslin? Je l'ai vu se doguer * plu-

(*) Se doguer, se dit des Beliers & des Moutons qui se heurtent les uns contre les autres.

sieurs fois : son intrepidité ne me surprenoit pas moins que son adresse. A l'egard du Seigneur Rouget, je doute que les Armes lui conviennent ; il n'est pas né pour le bruit : mais il est capable des premiers emplois, pourvu qu'ils soient paisibles. On ne finiroit point, Messieurs, à rechercher tous les éloges que vous meritez l'un & l'autre. Quand on vous rendra justice, on conviendra qu'il n'y a point de Bêtes, qui ayent plus d'esprit que vous. Avec de pareils discours, il les mena jusqu'à son Château de Malperdu.

REFLEXION.

NE croyez pas ceux qui vous flattent, si vous ne voulez être trompé.





CHAPITRE XVI.

Rouget le Lievre *entre dans le château de Malperdu où il est étranglé par Trigaudin.*

TRigaudin arrivé devant la porte du Château, dit à Beslin *le Belier* : Mon Neveu, attendez ici un moment. Rouget & moi nous entrerons : Nous allons voir si Hermine ma Femme n'est point sortie ; Nous viendrons aussi-tôt vous rejoindre. Beslin fit ce qu'on lui disoit ; il se tint à la porte. Rouget entra avec Trigaudin.

Hermine étoit étendue par terre avec ses Petits ; Elle commençoit à être fort inquiete de son Mari. Dès qu'elle l'apperçut, elle sauta de

de joie : J'étois bien en peine, lui dit-elle, de savoir quel succès tes affaires avoient eu à la Cour. Ma femme, lui repondit-il, J'ai passé un mauvais quart-d'heure : On m'avoit mis fort mal dans l'esprit du Roi. Heureusement il a écouté mes raisons ; & je suis tellement rentré dans ses bonnes graces, qu'il m'a honoré de sa confiance, me chargeant d'une affaire qui m'oblige à un grand voyage. Il m'a permis de venir t'en donner avis, & il m'a livré Rouget *le Lievre* pour en faire un dejeuner avec toi avant mon depart. Tu ne croirois peut-être pas que le Perfide a été un des premiers à m'accuser : vengeons nous du Traitre.

Rouget voyant entre quelles mains il étoit, voulut prendre la fuite : mais il n'en eut pas le tems. Saisi etroitement par le col, tout ce qu'il put faire, ce fut de crier : Beslin, Beslin à moi, au secours : il eut à l'instant le sifflet coupé. Allons, ma Femme, dit Trigaudin à Hermine, faisons bonne chere : le morceau n'est pas indifferent ; il est gros & gras. Toute la petite Famille accourut. Ils pensoient être à la noce ; tant le mets leur sembloit exquis. Quand ils eurent bien repu : Ce n'est pas assez, ajouta Trigaudin ; il faut que je prenne mon parti. J'ai amusé de paroles le Roi & la Reine ; ils m'ont laissé aller à condition de les rendre maîtres d'un Tre-

for que je leur ai dit avoir en ma possession. Si j'attens qu'ils reconnoissent que je les ai endormis d'impostures, ils envverront après moi, & ils me feront pendre sans quartier; c'est pourquoi je ne reste pas ici. Je sais un endroit où l'on ne me trouvera pas, fût-on un an à me chercher. Les Perdrix, les Becasses & toute la plus excellente Volatille y abondent : il y a des sources & des ruisseaux : On y respire un air tres pur : En un mot c'est le sejour le plus delicieux de la Terre. Mon ami, dit Hermine, je ne te conseille pas de chercher un autre refuge que ce Château-ci : il a tant de tours de detours, que c'est un vrai labyrinthe : tu ne dois pas craindre qu'on puisse jamais t'y trouver. Mais t'es tu engagé au voyage dont tu m'as parlé? Ce n'est pas ce qui m'inquiete, repondit Trigaudin : le voyage & le tresor ont été fabriqués à la même forge : il falloit tout promettre pour me tirer d'intrigue. Presentement que je suis en liberté, il s'agit de m'y conserver. Je suivrai ton avis, & je n'irai pas plus loin.

Beslin *le Belier* qui s'ennuyoit d'attendre, se mit à crier devant la porte : Rouget, Rouget, à quoi t'amuses tu? allons donc: nous faisons là une belle diligence. Hermine demanda : Qu'est-ce que j'entens? Nous avons deja, répondit Trigaudin, expedié un des Commissaires; je m'en vais voir à me debarasser de l'autre. Il courut à la porte & dit à

Beſlin : Mon Neveu, ayez un peu de patience. Rouget conſole votre Tante de mon depart : nous ne tarderons pas. Il me ſemble, dit Beſlin, que je l'ai entendu crier au ſecours : ne lui eſt il rien arrivé ? Ma Femme, repondit Trigaudin, eſt tombée en foibleſſe, quand elle a ſçu que j'allois partir ; elle ſe remet petit à petit de ſon ſaiſiſſement. Rouget s'étoit allarmé : il vous appelloit au ſecours de vôtre Tante. J'apprehendois, dit Beſlin, qu'il n'eût quelque autre raiſon. Vous n'avez que faire de craindre, repliqua Trigaudin ; il ne lui arrivera point de mal chez moi : j'aimerois mieux qu'il en arrivât à ma Femme & à mes Enfans. Mais, mon Neveu, je viens d'écrire deux Lettres importantes que j'addreſſe au Roi. Oſerois-je vous prier de les lui porter ? Dites hardiment que vous m'avez aidé à les compoſer ; Elles vous feront beaucoup d'honneur. Mon Oncle, répondit Beſlin, je vous ſuis bien obligé de la bonne volonté que vous avez pour moi. J'accepterois l'offre volontiers, ſi j'avois un Porte-feuille où je puſſe les ſerrer, afin de ne les pas gâter en chemin. Il me vient, reprit Trigaudin, un bon expedient dans l'eſprit : je vous prêterai ma Valiſe, & nous les y mettrons. Beſlin y conſentit, & ſe chargea du Meſſage.

REFLEXION.

LA mauvaiſe Compagnie n'attire que des malheurs,

CHAPITRE XVII.

Beſlin le Belier *retourne à la Cour avec la Valiſe de Trigaudin.*

TRigaudin attacha ſa Valiſe ſur le dos de Beſlin & lui dit : Mon ami Beſlin, allez le plus vîte que vous pourrez : prenez garde pourtant de vous fatiguer. Nous partirons auſſi-tôt que vous ſerez revenu. Beſlin voulant ſe ſignaler par ſa diligence, courut avec tant de viteſſe qu'il arriva bientôt à la Cour.

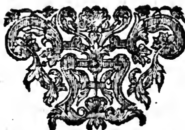
Le Roi s'entretenoit avec ſes Courtiſans : il fut fort ſurpris de voir Beſlin harnaché de la ſorte. D'où viens tu donc, lui dit-il ? Qu'apportes tu dans cette Valiſe ? Où as tu laiſſé Trigaudin ? Seigneur Roi, repondit Beſlin, il m'a depêché vers vous avec des Lettres importantes & bien tournées. Vous n'aurez jamais rien entendu de mieux dicté : auſſi y ai-je beaucoup de part. Je puis à bon droit m'en faire honneur, puiſque ſans moi il n'en ſeroit jamais venu à bout.

Parfumé *le Bouc* eut ordre d'ouvrir la Valiſe : il etoit Secretaire du Cabinet : Sa ſcience l'avoit elevé à ce Poſte ; il ſavoit toutes les Langues. C'etoit lui qui écrivoit les Lettres

particulieres du Roi, & qui ouvroit celles qu'on écrivoit à Sa Majesté Leonine.

REFLEXION.

IL ne faut jamais se charger de rien, que l'on ne sache de quoi on se charge.





CHAPITRE XVIII.

La tête de Rouget le Lievre *est tirée de la Valise.*

A L'ouverture de la Valise, Parfumé *le Bouc* découvrant la tête de Rouget. ho, ho ! s'écria-t'il, appelez vous cela des Lettres ? C'est une piece de rapport. Nous ne perdrons pas tout : Voici toujours la tête de notre ami Rouget ; le corps est apparemment resté pour les gages.

Le Lion outré de douleur & de colere fit retentir l'air de ses rugissemens. Pommelé *le Leopard* qui étoit auprès de lui, tacha de le consoler : Seigneur Roi, lui dit il, vous perdez un bon Sujet : mais il n'y a point de re-

mede ; il est inutile de vous affliger. Pensez plutôt à venger sa mort : il ne tient qu'à vous d'accabler vos ennemis. Seigneur Pommelé, repondit le Roi, les premiers mouvemens sont difficiles à retenir. Quel creve-cœur n'est-ce pas pour moi que d'être ainsi abusé ? Je me vois là dupe d'un Fourbe. Mes principaux Officiers ont été outragés par raport à lui ; je m'en repens : mais il est trop tard. Seigneur Roi, dit Pommelé, ne rappelez pas des idées qui vous attristent : effacez votre ressentiment par la punition du crime. Beslin avoue lui même qu'il en est le principal Auteur : livrez le à Grosbrun *l'Ours* & à Glouton *le Loup*. Qu'ils disposent de lui à leur volonté. Allez ensuite assieger Trigaudin avec toutes vos Forces. Quand il sera pris, faites le pendre ; & vous ne serez plus exposé à de pareils deplaisirs.

REFLEXION.

LEs Sots patissent souvent de leur imprudence.

CHAPITRE XIX.

Grosbrun l'Ours *&* *Glouton* le Loup *sont élargis : on leur livre Beslin* le Belier.

LE Leopard eut ordre de relâcher les Prisonniers. Si-tôt qu'ils furent en liberté, il leur dit : Le Roi, Messieurs, est fort fâché que vous ayez été si maltraités pour

l'amour d'un Traitre. En temoignage du repentir qu'il en a, il abandonne Beſlin *le Belier* à votre diſcretion. *Vous pouvez deſormais aſſaillir & maſſacrer toute la Parenté & la Race de cet Animal, ſans craindre de vous rendre criminels. On vous donne auſſi pouvoir de chaſſer, pourſuivre, bleſſer, eſtropier, detruire & exterminer Trigaudin* le Renard *& toute ſa Sequelle : ſi veut on que le preſent Privilege ſoit irrevocable, & que vous en jouïſſiez à perpetuité vous, vos Hoirs & ayans cauſe.*

Les Animaux relâchés n'attendirent pas un Contre-ordre. Grosbrun *l'Ours* exploita de ſon mieux, & Glouton aſſaillit à belles dents la victime, en ſorte qu'ils n'en laiſſerent que la peau. Ce qui arrive encore tous les jours eſt une ſuite de cette Conceſſion. Quelque part, où le Loup trouve des Deſcendans du Belier, il ſe jette deſſus, il les depouille & les ronge juſqu'aux os, ſans leur faire jamais de quartier.

REFLEXION.

LE plus foible eſt ordinairement la proie du plus fort.

CHAPITRE XX.

Croasson le Corbeau *&* *Musillard* le Lapin *se plaignent de Trigaudin* le Renard.

AVant qu'on eût pris de nouvelles mesures, Croasson *le Corbeau* vint demander Audience & parla en ces termes : Clement Roi, dit-il, il ne s'est jamais tant fait de trahisons & de meurtres qu'il s'en fait presentement. *Trigaudin* desole tous les jours vos plus fidelles Sujets. Hier après midi je me promenois avec ma Femme. Comme nous passions par une Bruyere, nous le vimes étendu tout de son long sur le gravier : nous crumes qu'il étoit mort, & nous approchames sans crainte. Il avoit la gueule ouverte : La langue lui en sortoit d'un demi pied : Ma femme y fourra sa tête, pour sentir s'il avoit encore de la respiration. Le miserable Pendart ferma subitement la gueule ; & d'un coup de dents il lui detacha la tête du corps. On peut penser quel fut mon saisissement : je commençai à jetter de grands cris. Non content de sa premiere perfidie, il s'élança sur moi ; & peu s'en fallut qu'il ne m'atteignit. Je gagnai le haut d'un arbre, d'où je vis la destruction entiere de ma Femme. Il l'avala si exactement qu'à peine en laissa-t'il l'extremité des plumes.

Autant même que j'en pus juger, il n'étoit pas assouvi : il en auroit encore bien devoré une demi-douzaine d'autres. Quand il fut parti, je ramassai le peu de plumes qui étoient restées. Je vous les apporte pour exciter votre compassion, & pour vous demander justice. Punissez le cruel assassin : Autrement on ne pourra plus s'exposer en Campagne qu'au grand risque de sa vie.

Musillard *le Lapin* se presenta dans le même tems. On vit bien qu'il avoit aussi des plaintes à faire : on lui prêta silence, & il s'expliqua ainsi : Seigneur Roi, je passois hier devant *Malperdu* pour me rendre à votre Cour : je n'avois aucune deffiance, lorsque j'apperçus Trigaudin qui d'un air engageant me fit signe, comme s'il avoit quelque chose de particulier à me dire : je m'approchai de lui, & je le saluai gracieusement. Mais au lieu de repondre à mon honnêteté, il se rua sur moi avec fureur ; il vouloit m'étrangler. Je me suis echappé à force de me debattre. Heureux d'en être quitte pour trois grands trous que vous me voyez à la tête, & pour mes oreilles qu'il m'a emportées ! Votre Majesté ne doit pas souffrir que ce desordre continue : il y va de sa gloire à punir le crime, & à retablir la sureté des chemins dan son Royaume.

REFLEXION.

Celui qui est accoutumé à malfaire se corrige rarement, à quelque danger que sa mauvaise conduite l'ait exposé.



CHAPITRE XXI.

On se propose d'aller assieger le Château de Trigaudin le Renard ; *il en est averti par Dominant le Blereau.*

Ces nouveaux évenemens irritoient le Roi de plus en plus : Sa fureur paroissoit dans ses regards. La Reine interdite n'osoit presque parler. Comme son silence n'étouffoit point les reproches qu'elle sembloit s'être attirés, elle jugea à propos de le rompre. Mon cher ami, dit-elle au Roi, il ne faut pas croire legerement tous les rapports qui nous sont faits. Trigaudin a beaucoup d'Ennemis : le mal qu'on lui impute en son absence, est une preuve qu'il est haï, & non pas qu'il soit criminel. Peut-être se justifieroit-il sans peine, s'il étoit present : peut-être même n'auroit-il plus d'Accusateurs. Souvent le plus coupable est celui qui fait le plus de bruit & qui se plaint davantage. C'est pourquoi quelque prejugé que vous ayez, il

eſt bon d'entendre l'Accuſé. Faites-le venir : qu'il reponde aux faits, dont on le charge. Quand vous ſerez eclairci de la verité, il n'échappera pas à votre juſtice. Vous raſerez ſon Château de Malperdu, & vous detruirez cet Animal avec toute ſa Race.

Pommelé *le Leopard* prit la parole : Seigneur Roi, dit-il, l'avis de la Reine eſt très ſage. Votre Majeſté ne court point de riſque à le ſuivre. Entendez encore une fois Trigaudin ; & s'il n'a point de bonnes raiſons, faites lui ſubir un ſupplice qui ſerve d'exemple à toute la Poſterité.

Le Roi ne repondit que par un geſte animé, qui fit aſſez connoître qu'il ne vouloit plus d'explications. Après quelques momens paſſés ſucceſſivement dans un morne ſilence & dans une agitation violente, il ordonna que chacun eût à ſe tenir prêt dans ſix jours pour aller aſſieger le Château de Malperdu.

A cet ordre, Grosbrun *l'Ours* & Glouton *le Loup* qui ne reſpiroient que vengeance ſe promirent d'être bientôt delivrés de leur Ennemi. Ils en avoient autant de joie que la cuiſſon qu'ils ſentoient encore, leur permettoit d'en avoir.

Quoique Dominant le Blereau ſe fût retiré, deſeſperant d'aucune reſſource, il étoit toujours demeuré dans les mêmes ſentimens d'amitié. Il avoit ſçu avec la plus grande ſatisfaction quel tour l'affaire avoit pris, & il en avoit tiré un bon preſage pour l'avenir : mais

reconnoiſſant que l'intervalle favorable n'aboutiſſoit qu'à des ſuites plus funeſtes, il ſe trouva plus embaraſſé que jamais. Dans la contrarieté de ſes penſées, il ceda au penchant qui l'entrainoit, & il reſolut d'aller avertir ſon Oncle du nouvel orage, prêt à fondre ſur lui. Il partit & au bout de quelques heures de courſe il l'apperçut vers la porte du Château avec deux pigeonneaux qu'il venoit d'attraper.

Trigaudin voyant approcher ſon Neveu accourut, lui fit accueil, & lui demanda quelles nouvelles il apportoit. Mon cher Oncle, lui dit le Blereau, j'ai pitié de votre ſort; vos affaires ne ſauroient aller plus mal : je crains tout pour votre vie. Le Roi ne vous fera plus de quartier; il doit venir inceſſamment avec toutes ſes Forces aſſieger votre Château. Grosbrun *l'Ours* & Glouton *le Loup* ſont plus que jamais dans ſes bonnes graces. Muſillard *le Lapin* & Croaſſon *le Corbeau* ont achevé de vour noircir par leurs plaintes. N'eſt-ce que cela, mon cher Neveu, repondit Trigaudin? Dormez en repos & laiſſez moi faire. Je ſais comment je m'y prendrai : je veux encore être élevé audeſſus de tous les Envieux qui ſont à la Cour. Entrons au Château : nous ſouperons enſemble : je vous traiterai en ami. Ma Femme ſera bien aiſe de vous voir : mais ne lui dites rien de ce que vous m'annoncez : vous la mettriez hors d'elle même. J'irai demain

avec vous ; & je me justifierai demaniere que l'on n'aura plus envie de m'accuser.

Ils entrerent dans le Château. Hermine y étoit accroupie, entourée de toute sa petite Famille : elle se leva & reçut Dominant avec beaucoup de caresses. Ensuite on servit le souper, qui fut composé des deux pigeonneaux & d'abondance d'autre Volatille.

REFLEXION.

Loin d'être intimidé par les dangers que l'on a essuyés, on en devient ordinairement plus temeraire.

* *

CHAPITRE XXII.

Trigaudin le Renard *se rend pour la seconde fois à la Cour. Chemin faisant, il raconte un tour qu'il avoit joué à* Glouton *le Loup.*

Le lendemain à la pointe du jour, *Trigaudin* prit congé d'Hermine : Ma chere Femme, lui dit-il, je vais accompagner mon Neveu : je pourrai faire quelque partie de Chasse avec lui. Si je tarde à revenir, ne t'impatiente pas : assure toi que je reviendrai le plutôt qu'il me sera possible : sur-tout garde bien notre Château.

La-dessus les deux Compagnons partirent. Quand ils eurent gagné une Bruyere, Tri-

gaudin addreſſa la parole à Dominant : Mon Neveu, lui dit-il, depuis notre dernier voyage j'ai encore bien fait des miennes. Le Treſor imaginaire, le Bonnet exigé de Grosbrun, les Souliers de Glouton mon Oncle & de ma Tante, la Tête de Rouget *le Lievre*, les Oreilles de Muſillard & le Meurtre de Dame Croaſſon, tous ces faits ſont de fraiche datte. Mais j'ai oublié à vous en conter un la derniere fois; je vous le conterai pour vous prevenir, au cas que Glouton voulut le conter à ſon avantage. Ne doutez pas de ma ſincerité à votre égard: Vous meritez toute ma confiance par le zele que vous avez à me ſervir.

Je rencontrai un jour Glouton dans une Forêt : il me dit qu'il mouroit de faim; j'eus pitié de lui. Si vous voulez, lui disje, venir avec moi, je vous aiderai à faire quelque capture. Nous cherchames longtems de tous cotés ſans rien trouver. La faim le preſſoit tellement qu'il ne diſcontinuoit pas de heurler. Enfin j'entrevis une ouverture derriere une Haye : j'allai écouter & j'entendis du bruit. Je dis à Glouton: Entrez là-dedans; il y a Compagnie : Vous y trouverez certainement à repaître. Mais il n'oſa pas s'expoſer que je n'y euſſe été le premier. Je conſentis par amitié pour lui à viſiter les lieux, pendant qu'il m'attendroit ſous un arbre.

L'entrée étoit longue, & obſcure : je trouvai dans le fond une place aſſez ſpatieuſe, où

étoit une Guenon avec deux Petits qui étoient deja forts. Elle avoit des yeux enfoncés, une grande gueule, de grands ongles, en un mot une figure effroyable. Aussitôt qu'elle me vit, elle ouvrit la gueule & me montra les dents. C'étoit ce qu'elle avoit de plus beau : mais je n'en fus pas charmé ; tant s'en faut : j'aurois même voulu pour beaucoup être bien loin. Les Petits étoient laids à faire peur : j'allai néanmoins les saluer. Quoique la mere ne me fût rien, je l'appelai ma Tante, & je lui fis compliment sur ses Petits. Ma chere Tante, lui dis-je, que ces Enfans là sont jolis ! C'est tout votre Portrait : ils vous ressemblent parfaitement l'un & l'autre. Je n'ai point tardé à venir vous rendre visite, dès que j'ai appris que vous étiez accouchée ; & je suis bien fâché de ne l'avoir pas sçu plutôt. Mon Neveu, me repondit elle, vous êtes le bienvenu : je souhaitois fort de vous voir. Il n'y a point d'Animal qui ait plus de science ni plus de politesse que vous. Je vous prierai d'instruire mes Enfans, & sur tout de leur apprendre la civilité, afin qu'ils puissent paroître dans le Monde. Je les mettrai chez vous en pension ; vous les éleverez avec les vôtres. Fort volontiers, ma Tante, lui repartis-je : vous n'avez qu'à parler. Je ferai pour vous servir tout ce qui dependra de moi.

La saleté de la Mere & des Petits rendoit une

une odeur, qui ne m'accommodoit pas. Je ſongeai donc à me retirer : ça, ma chere Tante, dis-je à la Guenon, je vais prendre congé de vous & retourner au logis. Nenni, mon Neveu, reprit elle, nous mangerons un morceau enſemble, avant que vous vous en alliez. Elle me mena dans un recoin, où il y avoit tant de proviſions que j'en fus ſurpris. Il me fallut manger avec elle quoiqu'à contre-cœur. Après le repas elle me fit preſent d'un bon lievre pour ma Femme.

Je ne fus pas plutôt dehors que je ne pus me diſpenſer de le donner à Glouton. Quand il l'eut grugé, il me dit qu'il avoit encore plus de faim qu'auparavant. Je lui conſeillai d'aller à ſon tour viſiter la Guenon, & de la louer elle & ſes Petits malgré leur difformité; ſans quoi il courroit riſque d'être mal reçeu. N'étoit ce pas aſſez l'avertir? Il entra, & s'approchant d'elle: Qu'eſt-ce que je vois là, s'écria-t'il? eſt-ce là votre portée? Vous avez bien operé! Quelles hideuſes figures! Elles me font horreur. Fi, defaites vous de ces Magots là? envoyez les à la riviere. La Guenon piquée du Compliment repartit: Que vous importe, Seigneur Glouton, qu'ils ſoient beaux ou laids? De quoi vous embaraſſez-vous? s'ils vous deplaiſent, ne les regardez pas. Il ſort pourtant d'ici un Connoiſſeur, qui n'eſt point de votre ſentiment. Il les a

trouvés fort jolis. Que venez vous donc nous dire ? qui est-ce qui vous envoye ici ? Que demandez vous ? Ce que je demande, reprit Glouton grossierement, je demande à manger ; j'ai faim. En même tems il se tourna du côté de la cuisine.

La Mere & les Petits se jetterent sur lui, & l'accommoderent de toutes pieces. Avec leurs ongles ils lui mirent la face toute en sang : je m'étonnai même qu'ils ne lui eussent pas arraché les yeux ; tant il étoit defiguré, lorsqu'il revint vers moi. Il crioit & heurloit, comme un Possedé. Je vois bien, lui dis-je, que vous avez été trop sincere : vous n'avez pas pu deguiser votre pensée. Quand ce seroit pour mourir, me repondit-il, je n'en demordrois pas ; je ne sais point flatter le Dé ; j'ai le cœur sur les levres. Ce que j'ai dit, je le dis encore, & je le dirai toûjours : Ce sont des Monstres que ces Animaux là : il ne s'est jamais rien vu de plus affreux. Vous deviez, lui dis-je, suivre mon conseil. Les belles paroles n'écorchent pas la langue : une honnêteté, une politesse ne coute rien. Va-t'on chez les gens leur dire des sottises à leur nez ? Ainsi mon Neveu, vous voyez qu'il ne peut s'en prendre qu'à lui du mauvais accueil qui lui a été fait. Pourquoi n'a-t'il pas plus de circonspection ? C'est là une avanture que j'ai euë avec lui, & dont vous n'étiez pas informé. S'il m'en fait un crime, vous voudrez

bien m'appuyer, & proteger mon innocence. Mon Oncle, repartit Dominant, Je souhaiterois fort qu'il n'y eût point d'autre affaire sur votre compte. Le plus grand mal que vous ayez fait, c'est d'avoir envoyé la Tête de Rouget à la Cour. L'action est d'une noirceur outrée : je ne sais pas comment vous vous en laverez.

REFLEXION.

TOutes verités ne sont pas bonnes à dire. Quelque laids que soient des Enfans, ils sont toûjours beaux aux yeux de leur Mere.





CHAPITRE XXIII.

Trigaudin le Renard *comparoît pour la seconde fois à la Cour, où il se defend des crimes dont il a été accusé.*

TRigaudin arrivant avec son ami passa au milieu des Seigneurs de la Cour; il avança hardiment devant le Roi, & s'expliqua ainsi: Puissent le Roi & la Reine être à jamais preservés de tout mal, & acquerir une gloire immortelle par leur attention à discerner l'innocent d'avec le coupable. Plusieurs de vos Sujets, ô Clement Roi, cachent un cœur corrompu sous un dehors de sincerité. La protection dont Votre Majesté

m'honore, a excité leur envie contre moi : mais la crainte d'y ſuccomher n'alterera ni ma fidelité ni mon zele. Je pourrois m'alarmer, ſi votre ſageſſe & votre penetration ne me raſſuroient : Vous êtes autant élevé au deſſus des autres Animaux par ces rares qualitez que vous l'êtes par votre Puiſſance. Je me ſuis déjà vu dans un preſſant danger. Vous avez reconnu que je n'étois point coupable. Les Flatteurs qui avoient voulu vous ſurprendre, ont été punis ; & vous m'avez fait grace. J'eſpere encore la même juſtice, examinez ſoigneuſement ſans prejugé qui a tort ou raiſon. Je ne ſuis pas embaraſſé de confondre mes Accuſateurs. Vous les verrez diſparoître avant que je parte. Le Menſonge fera place à la Verité.

Tous les Animaux qui s'étoient attroupés pour entendre le madré Compagnon, ne pouvoient aſſez s'étonner de ſon audace. Le Roi lui dit : Il faut convenir, Trigaudin, que tu es un maître Impoſteur. Comment oſes tu parler auſſi hardiment, que s'il t'étoit poſſible de prouver ton innocence ? Tes belles paroles ne t'avanceront de rien. N'eſt-il pas vrai que ta fidelité & ton zele ont paru dans ta conduite envers Muſillard & Dame Croaſſon ? Penſes tu avoir de bonnes raiſons à me rendre ? Je te promets que tu vas payer par ton col tous les crimes que tu as commis.

Ces menaces decontenancerent Trigaudin; il crut déja revoir la Potence : cependant il se remit encore & fit reponse : Votre Majesté, Seigneur Roi, est trop équitable pour refuser de m'entendre. Quand je devrois subir le plus grand supplice, seroit-il juste de m'interdire la parole ? Laissez-moi la consolation de vous representer que je vous ai donné plusieurs fois de bons conseils. Ne vous ai-je pas souvent secouru, pendant que les autres vous avoient abandonné ? Pourquoi auront-ils aujourd'hui le privilege de me diffamer, sans que je puisse repondre à leurs Calomnies ? Je suis donc né sous une Etoile bien malheureuse ? Est-il à presumer que je fusse venu avec tant d'assurance, si je m'étois senti coupable ? n'aurois-je pas cherché mon salut dans la fuite ? Ma comparution est une preuve que je n'ai rien à me reprocher. ç'a été une triste nouvelle pour moi, quand Dominant m'a appris que des Clabaudeurs m'avoient noirci de plus belle auprès de Vôtre Majesté. Ils n'ont garde de raconter les faits sans deguisement; ils se chargeroient de confusion.

Musillard *le Lapin* passa hier après midi devant ma porte : il m'aborda pour me dire qu'il venoit à la Cour, qu'il étoit fort las, & qu'il avoit bien faim ; j'eus pitié de lui : Entrez, lui dis-je, Camarade; vous vous reposerez & vous mangerez un morceau : je lui

preſentai une Tartine * telle que je l'avois. Quand il eut bien mangé, Finet le plus jeune de mes Enfans s'approcha ; & comme les Enfans ont toûjours bon appetit, il voulut prendre une Crouſtille qu'il voyoit par terre. A peine y eut-il touché, que Muſillard d'un coup de patte lui caſſa le nez & le fit ſaigner. Voſquin mon ainé accourut pour revencher ſon Frere : il prit Muſillard à la tête & il l'auroit mis en piéces, ſi je ne les euſſe ſeparés. On vient enſuite ſe plaindre ; on me traite d'aſſaſſin : on a manqué à être égorgé. Voyez un peu quelle impoſture!

Quelques momens après, Croaſſon *le Corbeau* s'arrêta à trente pas de ma porte : il étoit en grand deuil & faiſoit de grands cris. J'allai lui demander à qui il en avoit & de qui il portoit le deuil : il me dit que ſa Femme ayant mangé d'une charogne pleine de vers, le Goſier lui étoit enflé extraordinairement, & qu'elle en étoit crevée. Sans m'informer d'aucune autre circonſtance, il s'envola ſur un arbre ; & puis à l'entendre, c'eſt moi qui ai tué ſa Femme. Dites-moi, je vous prie, s'il y a de l'apparence à cela, puiſqu'elle vole & que moi je n'ai pas la faculté de m'elever en l'air. Je ne puis qu'aller & venir, & toûjours reſter ſur terre.

* Une Tartine eſt compoſée de deux tranches de pain beurrées que l'on applique l'une ſur l'autre. C'eſt un regale ordinaire en quelques Païs.

Tous ces menſonges quoique mal imaginés, n'ont pas laiſſé de me donner beaucoup de chagrin. J'aurois été inconſolable ſans mon Couſin l'Aigle Imperial, que j'ai rencontré par hazard. Je lui ai conté ma peine, & je lui ai fait voir le riſque, où la Calomnie m'expoſoit. Mon Couſin, m'a-t'il dit, ne vous chagrinez pas ; prenez courage. Si vous ſouhaitez, je prierai l'Empereur mon Maître d'écrire à Votre Roi, qu'il lui plaiſe avoir votre bon droit pour recommandé. Ils ne ſe refuſent rien l'un à l'autre, parce qu'ils ont tous les jours occaſion de ſe rendre la pareille. Vous n'avez qu'à parler ; je partirai de ce pas. Demain au ſoir je ſerai de retour avec une Lettre de recommandation. Vous n'attendrez pas beaucoup : je vous accompagnerai à la Cour, & votre affaire tournera à votre avantage. Quelque bon droit que l'on ait, la protection ne nuit pas.

Vous voyez, ô clement Roi, que je trouverois encore des amis dans le beſoin : mais j'ai remercié l'Aigle mon Parent de ſes offres obligeantes, & je ſuis venu ſeul, eſperant que votre juſtice me tiendra lieu de recommandation. Je requiers que les Complaignans faſſent preuve ; ſinon je les deffie tête à tête. On verra qui d'eux ou de moi à tort.

REFLEXION.

UN Eſprit fin tire avantage & ſe fait honneur de fort mauvaiſes raiſons.

CHAPITRE XXIV.

On reproche la mort de Rouget le Lievre *à Trigaudin* le Renard. *Il reste interdit & sans reponse : Agile* la Guenon *parle pour lui.*

MUssillard *le Lapin* & Croasson *le Corbeau* effarouchés par les Conclusions de Trigaudin se dirent l'un à l'autre : Le Traitre est trop fin pour nous. Il sait que nous ne pouvons pas produire de Temoins : C'est pour cela qu'il parle si hardiment. Il ne l'entend pas mal avec son Deffi ! Nous aurions vraiment beau jeu à nous battre contre lui ! Quand nous serions dix, il nous extermineroit tous. Là dessus ils prirent le parti de deguerpir. Leur retraite mortifia Glouton *le Loup* & Grosbrun *l'Ours*, qui sentoient bien que leur ennemi s'en prévaudroit. Pour eux ils n'osoient accepter l'Appel, delabrés comme ils l'étoient.

Le Roi voyant que Trigaudin restoit seul demanda où étoient ses Accusateurs, ajoutant que si quelqu'un avoit quelque chose à dire, il parlât & qu'on l'écouteroit : mais personne ne souffla. Le rusé Fanfaron interpreta ce silence à son avantage en ces termes : Seigneur Roi, on dit souvent des autres en leur absence ce qu'on ne diroit pas d'eux, s'ils étoient presens.

Auſſi viennent ils à paroître, après qu'on les a fauſſement accuſés, les Calomniateurs s'evadent, pour éviter la confuſion qu'ils ont meritée. Croaſſon & Muſillard font aſſez voir par leur evaſion que je ſuis bien fondé à parler ainſi. Ils m'accabloient pendant que je n'étois pas à portée de me defendre : maintenant qu'ils me voyent ſur la defenſive, ils diſparoiſſent.

Puiſque perſonne ne t'accuſe, reprit le Roi, parlons d'affaires nous deux. Dis moi, je te prie, ſcelerat que tu es, pouvois tu me faire un outrage plus ſenſible, que de m'envoyer la tête de mon Agent Rouget *le Lievre*? Eſt-ce là de quelle maniere tu reconnois mes graces? As tu oublié que tu t'es vu à la Potence, que je t'ai rendu la vie, que tu as même été honoré juſqu'à être conduit par toute ma Cour? S'il ne te ſouvient plus de tes perfidies, je ne les ai pas oubliées, moi; tu me les payeras, je le jure, ou bien je conſens que l'on traite ma Puiſſance de Chimere.

Trigaudin fut tellement deconcerté par ces reproches envenimés, qu'il ne put pas deſſerrer les dents. Il jetta triſtement les yeux de tous côtés pour voir ſi perſonne ne parleroit pour lui. Chacun gardoit le ſilence, lorſqu'Agile *la Guenon* s'avança. Elle étoit ſi verſée dans la juriſprudence; qu'elle n'avoit pas ſa pareille à la Cour. Ce qui lui donnoit encore un grand credit, c'étoit d'être la Favo-

rite de la Reine, dont elle étoit Dame d'atour. Elle voulut ſignaler ſon ſavoir par la defenſe deſeſperée de Trigaudin ſon Neveu. Seigneur Roi, dit-elle, un Juge ne doit point s'echauffer ni prendre feu, lorſqu'il eſt ſeant ſur ſon Tribunal pour entendre les raiſons des Parties & leur rendre juſtice. La colere nous emporte au dela des bornes de la diſcretion, & nous met hors d'état de diſcerner la verité d'avec le menſonge. Si Votre Majeſté veut rechercher ſoigneuſement le paſſé, elle trouvera que Trigaudin par la ſubtilité de ſon eſprit, l'a tirée d'occaſions tres épineuſes. Peut-être ne ſe reſſouvient elle plus de la diſpute que l'Homme & le Serpent eurent enſemble, il y a quelques années: mais je vais lui en rafraichir la memoire.

Le Serpent s'étant pris dans un piege, l'Homme vint à paſſer. L'Animal detenu pria l'Homme de le delivrer : celui-ci n'y trouvoit point de ſureté; il s'en defendit. Le Serpent redoubla ſes inſtances & promit à l'autre avec ſerment qu'il ne lui nuiroit jamais : L'Homme ſe laiſſa gagner. Le Serpent remis en liberté accompagna ſon liberateur & ſuivit le même chemin. Ce ne furent que proteſtations de reconnoiſſance, juſqu'à ce que la faim ſe fit ſentir au Serpent. Alors il commença à changer de langage & à chercher noiſe. Comment, dit l'Homme, eſt celà ce que vous

m'avez promis? Ne m'avez vous pas juré que vous ne me feriez jamais de mal. Il est vrai, repondit le Serpent; mais la necessité n'a point de loi. Hé bien, dit l'Homme, ne me refusez pas une grace; je mourrai s'il faut mourir : rapportons-nous en au premier Animal que nous rencontrerons; le Serpent y consentit. Après quelques pas., ils rencontrerent Croasson *le Corbeau*, à qui le fait fut expliqué. Informé que c'étoit la faim qui portoit le Serpent à cette extremité; & se sentant affamé lui-même, il rendit Sentence de mort. L'Homme recusa le Juge comme suspect & interjetta appel de la Sentence. Survinrent Grosbrun *l'Ours* & Glouton *le Loup*, qui la confirmerent. Messieurs, s'écria l'Homme desesperé, vous êtes tous des Juges recusables & & des Goinfres. Je decline votre Jurisdiction, & j'appelle au Tribunal suprême de Sa Majesté Leonine.

Les Parties, Seigneur Roi, vinrent devant vous, & elles vous requirent de les juger: Jamais on n'a été plus embarassé que vous le futes. Ne sachant que repondre ni quel jugement rendre, vous fites assembler votre Conseil. Vous n'en futes pas plus avancé. Tous vos Conseillers se trouverent aussi embarassés que vous; de quoi vous conçutes un grand chagrin par rapport à la confusion que vous recevriez, faute de decider le different d'une maniere équitable & satisfaisante.

Enfin vous vous avisâtes de mander Trigaudin pour le consulter. Il fit bien voir qu'il étoit capable de resoudre les plus grandes difficultés. Son avis fut que l'on feroit une descente sur les lieux, pour mieux connoître comment la chose s'étoit passée. Vous approuvates cet avis. On se rendit à l'endroit où l'Homme avoit delivré le Serpent. Trigaudin le fit remettre dans le piege & permit à l'Homme de l'en retirer ou de l'y laisser, selon qu'il le jugeroit à propos. La Decision fut admirée de Votre Majesté; & chacun donna de grandes louanges à l'Arbitre.

Dites-moi presentement qui de vos Conseillers est comparable au pretendu Criminel. Nommez m'en un à qui vous ayez autant d'obligation; Un qui ait conservé, comme lui, l'honneur de votre Couronne. C'est pourtant l'infortuné que vous traitez si severement & qui devient aujourd'hui l'objet de votre colere. Dans la reconnoissance que j'ai des services qu'il vous a rendus, je devouerois ma vie même à sa conservation. Oui, je me sarifierois moi & mes Enfans pour le soustraire au supplice dont vous le menacez.

Le Roi qui étoit de mauvaise humeur, & qui voyoit que la Guenon prenoit si chaudement les interêts de l'Accusé lui dit : A quoi bon tant de paroles pour un Fourbe, pour un Traitre, un Infame qui n'a point d'autre appui que vous ! On verra bien-tôt, re-

prit-elle, s'il manque d'amis. A l'inſtant elle eleva ſa voix & dit : Vous tous, qui êtes Partiſans de Trigaudin & qui êtes prêts à le ſervir, approchez; venez temoigner par votre preſence la bonne volonté que vous avez pour lui.

Dominant *le Blereau* & ſa Femme, l'Ecureuil, le Furet, la Fouine, la Belette & pluſieurs autres animaux s'avancerent. Sur quoi la Guenon dit au Roi : Votre Majeſté peut juger preſentement ſi Trigaudin eſt ſans amis. En voilà un aſſez bon nombre : ils entreprendront tous ſa defenſe dans l'occaſion. Pommelé *le Leopard* prit la parole : Seigneur Roi, dit-il, ſelon les apparences Perſonne n'a plus rien à dire. Vous recueillerez, quand il vous plaira, les voix de votre Conſeil; & enſuite vous prononcerez, ſi vous l'avez pour agréable.

REFLEXION.

C'Eſt dans l'adverſité que l'on connoît les vrais amis : il n'en faut quelquefois qu'un qui ſoit entreprenant pour porter lès autres à ſe declarer.



* *

CHAPITRE XXV.

Trigaudin le Renard *invente de nouvelles bourdes & impose au Roi encore plus qu'auparavant.*

LEs remontrances que l'on venoit de faire au Roi, ne l'avoient point appaisé. Le crime qu'il avoit objecté, lui tenoit extrement au cœur. Avant que d'aller aux Opinions, il demanda la tête de Rouget *le Lievre* afin de la representer à l'Accusé, qui sembloit avoir donné une forte presomption contre lui par son silence. Avec la tête de Rouget, on apporta la peau de Beslin. A la vue de ces restes, Trigaudin affecta une surprise extraordinaire. Que vois-je, s'écria-t'il ? mon bon ami Rouget est mort ! Que j'en ai de douleur ! Et toi, mon pauvre Beslin aussi, toi à qui j'avois confié mes Joyaux & mes Raretés pour les remettre au Roi & à la Reine ! A propos Votre Majesté ne m'a point parlé de ces Presens que je lui ai envoyés. Ne les a-t'elle pas reçus ? Le Roi repondit : Beslin n'a point apporté de Joyaux. Il s'est dit seulement chargé de Lettres qu'il t'avoit aidé à composer. On a ouvert sa Valise, où l'on n'a trouvé que la tête de Rouget : c'est ce qui a causé le desastre du Porteur. Je l'ai abandonné

pour ce ſujet à Grosbrun *l'Ours* & à Glouton *le Loup* qui l'ont devoré.

Trigaudin pouſſa un profond ſoupir & dit: je ſuis deſolé ſi ces Joyaux ſont perdus. Comment ferai-je ma paix avec ma Femme? elle vouloit abſolument que je les apportaſſe moi-même, & que je ne les quitaſſe point de vue; tant ils étoient precieux. Mais j'ai cru qu'envoyant Beſlin & le faiſant eſcorter par Rouget, je ne courois aucun riſque. De peur qu'ils ne fuſſent tentés de ſe les approprier & de gagner le large, je m'étois ſervi d'un pretexte plauſible pour les detourner de toute curioſité. Ils auront apparemment rencontré des Voleurs qui auront ouvert la Valiſe. Rouget a l'ouverture ſe ſera apperçu de la valeur ineſtimable des Préſens : il aura voulu faire reſiſtance : les Voleurs lui auront coupé le col, & ſubſtituant adroitement ſa tête aux Joyaux, ils auront fait entendre à Beſlin qu'ils le rechargeoient ſans lui rien ôter; qu'il ne parlât point de la mort de Rouget; qu'on ne la ſauroit pas, & que Perſonne n'en ſeroit inquieté. Beſlin aura donné dans le panneau : ce ne peut être auſſi que par leur conſeil qu'il s'eſt fait honneur du Meſſage.

Pour ce qui me regarde, y a-t'il quelque vraiſemblance à me ſoupçonner après les bontés que Votre Majeſté a eues pour moi? la ſeule penſée d'une action ſi noire me fait fre-

fremir. Mes chers amis, c'est dont fait de vous! Que je suis malheureux! Tranquillise toi, dit Agile *la Guenon* à Trigaudin, ne t'afflige pas: Dis nous seulement ce que c'étoit que ces Joyaux : il sera facile de les ravoir, pour peu qu'ils soient encore en nature. Nous prierons *Robbécolio* frere de l'Enchanteur *Salamael* qu'il fasse une Conjuration. Ceux qui les ont pris seront forcés à les rapporter aussi-tôt. Non, non, ma Tante, reprit Trigaudin, il n'est pas permis d'avoir recours à la Magie noire, ni de consulter le Diable. D'ailleurs cet artifice m'est fort suspect : j'ai de la peine à croire qu'il fit jamais decouvrir le vol. Mais moi, je saurois bien y parvenir, si j'étois chargé d'en faire la recherche; dûssé-je parcourir le Monde entier & exposer ma vie aux plus grands dangers. Écoutez presentement, Seigneur Roi, ajouta-t'il avec un ton d'assurance, quels étoient ces Joyaux; je vais vous expliquer en quoi ils consistoient. Vous jugerez si la perte n'est pas des plus considerables.

Il y avoit trois pieces differentes. Premierement c'étoit une Bague sans pareille: L'Anneau en étoit d'or. Dans le contour interieur étoient gravés des caracteres étrangers : on m'a dit que c'étoient des mots Hebreux; je n'y comprenois rien, parceque je n'entens pas la langue Hebraïque. Quiconque portoit cet

Anneau, étoit à couvert de plusieurs sortes d'accidens : il n'avoit à craindre ni tempête, ni tonnerre : les Sorciers n'avoient aucun pouvoir sur lui : il auroit passé trois nuits d'hiver à la belle etoile, sans que ni neige ni gelée ni vent pussent l'enrhumer ni l'incommoder. Cet Anneau étoit enrichi de trois Pierres precieuses.

L'une étoit de couleur de feu si vive & si brillante, qu'on n'avoit pas besoin d'autre lumiere pendant la nuit ; elle eclairoit mieux que trois flambeaux.

L'autre Pierre étoit d'un blanc lumineux : il ne falloit que s'en toucher une fois, quelque mal que l'on eût aux yeux ; on étoit gueri sur le champ. C'etoit aussi un remede souverain contre plusieurs autres maux : poison, cancers, fistules, rien ne resistoit. Avoit-on la fievre ? quelque maligne qu'elle fût, il suffisoit de boire de l'eau, où cette Pierre eût été trempée ; on recouvroit aussi-tôt la santé.

La 3.e Pierre etoit d'un verd naissant varié de quelques goutes de pourpre : Elle avoit la vertu de rendre invulnerable. Eut-on été poursuivi par dix mille hommes, toutes leurs armes seroient restées sans effet ? On étoit seur de remporter la victoire sur tous ses Ennemis pendant la journée, quand on avoit seulement regardé cette Pierre à jeun. La portoit-on sur soi, on etoit biénvenu de tout le monde ? Elle avoit encore plusieurs autres proprie-

tés que l'on m'a dites & dont je ne me ressouviens pas presentement. Enfin l'on m'avoit tant conté de merveilles de cette Bague, que je n'ai cru Personne digne de la porter que Vous, ô puissant Roi ! Vous que je regarde comme le plus illustre des Monarques.

Je l'avois trouvée dans le Tresor de mon Pere. J'y avois trouvé aussi un Peigne à deux côtés, dont ma femme avoit grande envie : malgré cela, je l'envoyois à la Reine. C'etoit un fameux ouvrier nommé *Leon*, qui l'avoit fait d'un os de Panthere. La couleur en étoit si belle & si agréable que l'on ne pouvoit rien voir de plus charmant. Il avoit l'odeur la plus suave : Les proprietés en étoient admirables. On n'avoit qu'à le porter sur soi à la promenade pour se faire suivre par tous les petits Oiseaux, qui tenoient compagnie en chantant. Il faisoit passer les vapeurs. De quelque maladie que l'on fût attaqué, on étoit gueri, à le flairer seulement. Sur le Champ de ce Peigne étoient gravées plusieurs belles Histoires. On y voyoit celle du Berger Paris lorsqu'il jugea les trois Déesses, Junon, Pallas & Venus, & qu'il donna le prix à la derniere : On y voyoit encore comment le même Paris enleva Helene Epouse du Roi Menelas. Le Sac de Troye y étoit aussi representé ; & au dessous de chaque Histoire en étoit l'explication.

REFLEXION.

LEs contes merveilleux attirent l'attention, & souvent ils surprennent la raison de ceux qui les écoutent.

CHAPITRE XXVI.

Trigaudin le Renard *fait le recit de son Miroir & raconte les Histoires dont la bordure étoit ornée.*

MAdame, continua Trigaudin, s'adressant à la Reine. Je vous envoyois encore un Miroir; & vous allez juger s'il étoit de peu de valeur. La glace avoit la vertu de representer tout ce qui se passoit une lieue à la ronde, tant parmi les Hommes que parmi les Bêtes. Quelques taches de rousseur que l'on eût au visage, il n'en restoit pas la moindre apparence, dès qu'on s'etoit regardé une seule fois dans ce Miroir. La bordure étoit d'un bois incorruptible non sujet à se vermouler & plus estimé que de l'or. Aux quatre coins étoient sculpées des Histoires que je vais vous conter. En voici une :

Un Cheval gros & gras vit passer par un pré où il paissoit, un Cerf qui couroit d'une grande vitesse. Jaloux de ne pas se sentir la même legereté, il se proposa d'emprunter du secours pour le joindre & pour lui faire perdre la vie. Dans ce dessein il alla accoster un

Berger : Ami, lui dit-il, je viens de voir passer un Cerf, que je voudrois que vous eussiez. Sa chair vous serviroit d'une bonne provision, & vous vendriez bien son bois & sa peau. Oüi ! dit le Berger, mais comment l'attraperai-je ? Mettez vous sur moi, repondit l'autre ; & nous courrons après de toutes nos forces. Le Berger y consentit, & monta le Cheval. Ils commencerent à courre le Cerf ; mais inutilement. il alloit plus vîte qu'eux. A la fin le Cheval étant las, dit au Berger : Ami, descendez à present & laissez moi un peu respirer. Je me suis mis hors d'haleine à force de courir. Non pas, repartit le Berger : Si j'ai manqué le Cerf, je ne te manquerai pas ; je te retiens en dedommagement : tu me vaudras bien autant qu'il auroit pu me valoir. Ce fut ainsi que le pauvre Cheval se trompa lui-même, & qu'il porta la peine de sa jalousie.

Sur un autre coin du méme Miroir, étoit representée l'Histoire d'un Ane & d'un Chien. Ces deux animaux demeuroient ensemble chez un riche Marchand. Le Chien etoit fort aimé de son maître & le suivoit tous les jours à table. L'Ane qui se voyoit traité bien differemment se depita & dit en lui-même : Moi qui fais le gros ouvrage, qui porte le bled au moulin, qui vais querir tout le bois necessaire pour le menage & qui travaille continuellement comme un Forçat, je ne mange

que des chardons ; & le petit Chien, parce qu'il eſt careſſant, il approche de la table, il y goute des meilleurs mets & ſe fait plus aimer que s'il produſoit un grand profit à la maiſon. Sa conduite me doit ſervir de modelle, je veux m'y conformer ; & lorſque notre Maître reviendra de la Bourſe, j'irai audevant de lui, & je le careſſerai à l'exemple du petit Chien. L'Ane ne manqua pas d'executer ſon projet. Au retour du Maître il courut vers lui, s'éleva ſur les pieds de derriere ; & cabriolant pour le careſſer, il lui porta les deux de devant ſur les épaules ſi lourdement, qu'il le jetta à la renverſe ; il s'avança enſuite pour le lécher. Le Marchand crut être à ſa derniere heure ; il appella ſes Garçons, criant de toute ſa force : Eh vîte ! Garçons, à moi, l'Ane m'aſſomme. Ils accoururent avec de gros bâtons, & chargerent l'apprenti Faiſeur de cabrioles juſqu'à lui faire craquer l'épine du dos. Voilà le fruit qu'il tira de ſa tentative pour ne s'être pas contenté de ſon état & avoir voulu rendre ſa condition meilleure.

Il y avoit encore, ajouta Trigaudin, une autre Hiſtoire ſur un des coins d'en-bas. Celle-ci s'etoit paſſée entre le Chat & Renard mon Pere. Ils s'étoient juré de ſe ſervir mutuellement, & de ne ſe jamais abandonner l'un l'autre, en quelque danger que ce pût être. Uu jour qu'ils étoient enſemble dans un bois, ils entendirent ſonner du cor. Le Chat fut a-

larmé ; il dit à mon Pere : Renard mon ami, Que ferons nous ? Comment éviterons-nous ces Chaſſeurs ? Ne t'embaraſſe pas, lui repondit mon Pere ; je ſais quantité de ruſes ; reſte avec moi ; il ne nous arrivera rien. L'autre jetta un ſoupir & dit : Pour moi je n'ai pas tant de ſcience ; je ne ſais qu'un moyen de me ſauver. S'il ne me réuſſit pas, je ſuis fort à plaindre. En diſant cela, il grimpa ſur un arbre, ſe cacha tout en haut entre les feuilles & laiſſa mon Pere en bas expoſé au peril de ſa vie. Sur ces entrefaites arriverent les Chiens qui n'avoient pas envie de lui faire quartier. Le traître Grimpeur lui cria : Renard, ſers toi de quelqu'une de tes ruſes ; en voici l'occaſion. Mon Pere plia bagage, & après avoir bien couru, il commençoit à perdre haleine. Les Chiens étoienr prêts à le happer : mais heureuſement il trouva une ancienne tanniere ; il s'y gliſſa & leur échappa ainſi, ſervant néanmoins d'exemple du peu de compte qu'il y a ſouvent à faire ſur la bonne foi d'autrui, quand l'interêt particulier vient à s'y oppoſer.

La derniere Hiſtoire, continua Trigaudin, étoit arrivée au Bis-ayeul de Glouton *le Loup*. Preſſé un jour par la faim, il trouva une carcaſſe de Cheval. Quoiqu'elle fût toute decharnée, il ſe mit à croquer & à gruger. Mais au plus fort de ſon appetit, il lui reſta un os en travers dans la gorge. L'incommodité etoit dangereuſe & preſſante ; il appella differens

Operateurs ; aucun n'y pouvoit rien. Enfin il s'avisa que la Grue avoit le col long & le bec fort ; il la fit prier de venir le secourir. Elle vint & enfonça si avant son bec dans le gosier du Patient, qu'elle atteignit & retira l'os qui l'étrangloit. L'operation heureusement faite, elle demanda son salaire. Comment, lui dit l'Animal tiré de danger : N'es tu pas assez contente que je t'aye conservé la vie, pendant que tu avois la tête dans ma gueule ? Elle n'eut point d'autre recompense que ce Compliment pour sa peine, & pour avoir servi un ingrat.

REFLEXION.

CE n'est pas un petit talent que de savoir amuser le Tapis, quand on a de mauvaises affaires dont les suites sont à craindre.

CHAPITRE XXVII.

Trigaudin le Renard *represente ses services au Roi; & par l'entremise de la Reine, il obtient la liberté d'aller chercher ses Joyaux.*

C'Etoient là, Seigneur Roi, poursuivit Trigaudin, les Curiosités que je vous ai envoyées par Beslin *le Belier*. Vous m'avez, ce me semble, insinué que ni moi ni les Miens, nous ne vous avions jamais été utiles &

& que vous ne ſaviez pas en quoi conſiſtoient nos ſervices. Votre Majeſté a tant d'affaires dans la tête que l'une lui fait ſouvent oublier l'autre : je m'en apperçois bien. Si vous me permettez de vous rafraichir la memoire, vous reconnoîtrez que vous avez obligation à notre Famille. La demarche delicate que je vous ai contée de mon Pere, m'empechera de lui donner toutes les louanges, qu'il merite d'ailleurs. Il vous avoit toûjours été fort attaché; & c'eſt en ſon attachement que je veux lui reſſembler & même le ſurpaſſer, s'il eſt poſſible. Je rapporterai un ſeul trait de ſon habileté.

Vous n'etiez encore qu'un Enfant de trois ans ou environ, lorſque le Roi votre Pere eut une grande maladie. Il n'y avoit aucun de ſes Medecins, qui n'en deſeſperât. Mon Pere arriva pour lors de Montpellier, où il avoit fait ſon cours de Medecine & avoit été receu Docteur de la Faculté. Il ſe rendit promtement à la Cour, & demanda à voir l'urine du Roi. Dès qu'il l'eut vue, il ne balança point ſur le remede; il ordonna qu'on prit le foie d'un Loup de huit ans, & qu'on le fit manger à Sa Majeſté. Le Pere de Glouton qui étoit preſent ne s'accommodoit point de cette ordonnance, craignant d'en payer les frais. Pour moi, dit-il par proviſion, je ne ſuis point votre affaire; car je n'ai pas

encore ſept ans. Vous en paroiſſez davantage, repondit mon Pere ; & vous ne ſavez peut-être pas au juſte quel age vous avez : mais je le verrai aiſement, quand j'aurai votre foie ſous mes yeux. Comme le Loup ne donnoit point d'excuſes valables, on le mena à la cuiſine, & on le tua. Son foie fut ſervi au Roi, qui recouvra la ſanté, recompenſa liberalement mon Pere, & voulut que dans tous ſes Etats il fût appellé *le fameux Docteur Renard.*

Pour ce qui me regarde, continua Trigaudin, je me ſuis diſtingué auprès de vous en pluſieurs occaſions par ma ſobrieté. Cette Vertu ne brille pas dans certains Courtiſans qui n'ont pour vous plaire que des menſonges ou des flateries à vous dire. Je mourrois plutôt de faim que de priver Votre Majeſté d'un morceau qui lui feroit plaiſir. Je me ſouviens qu'un jour d'hiver, Glouton & moi nous avions attrapé un jeune Cochon fraîchement tué. Nous nous diſpoſions à jouer des mâchoires, lorſque vous ſurvintes avec la Reine. Vous nous fites l'honneur de nous dire: Meſſieurs, le Ciel vous ſoit en aide. Nous avons grand appetit, la Reine & moi. Il faut, s'il vous plaît, que nous ſoyons de votre écot. Glouton ſe mit à rognonner. Pour moi je vous dis d'abord : Très volontiers, Seigneur Roi, prenez ce qu'il vous plaira. Vous chargeates Glouton de partager la piece, comme il le jugeroit à propos. Il commença par en

mettre de côté une moitié qu'il se reservoit. Il mit l'autre en commun, la separa en deux, vous servit un quartier tant pour vous que pour la Reine,& il attaqua l'autre quartier avec une avidité incroyable. Tout ce qui m'en revint, ce fut quelque partie de la Fressure, que je lui degraissai. Il avala si vîte son quartier, qu'avant que vous eussiez achevé le vôtre, il eut le tems d'engloutir la moitié qu'il avoit mise du côté de l'épée; si bien même qu'il venoit encore vous aider : mais vous y mites bon ordre; sa gourmandise vous courrouça. Vous lui imprimates Votre Patte Majestueuse sur la face avec tant de vigueur, que vous lui emportates la peau, qui resta dans les Griffes de Votre Majesté. Comment, lui dites vous, vraye Safre-gueule ! Où avez vous donc appris à vivre? Vous êtes terriblement expeditif. Suffit-il qu'il y en ait assez pour vous? Je n'ai pas à beaucoup près satisfait mon appetit. Allez au plus vîte me chercher de quoi me rassasier, & ne me le faites pas dire deux fois.

Glouton ne marchanda point ; il partit à l'instant, & je lui tins compagnie. Nous trouvâmes un Veau de lait que nous apportames. Comme Glouton avoit fait le premier partage si inegal, vous me chargeates du second. Je partageai le Veau en deux; je vous en presentai la moitié. J'en mis un quartier à part

pour ma Femme ; l'autre quartier, je le donnai à Glouton, ne me reservant qu'une partie des entrailles ; sur quoi vous me demandates qui m'avoit appris à faire si honnêtement les choses. Je vous repondis que c'étoit le Blereau mon Neveu. On lui rapporta que je vous avois parlé avantageusement de lui : il m'en a toûjours sçu bon gré depuis.

Qu'ai-je besoin, Seigneur Roi, d'entrer dans un plus grand detail de mes services ? ils sont assez connus à la Cour, quoique je n'en sois pas plus avancé. Se tenoit-il autrefois un Conseil que je n'y fusse appellé des premiers ? La Cour étoit alors dans une grande prosperité. Mais je sens renaître mon esperance. Ma fortune pourra bien-tôt changer de face. Supposé même que l'Envie me suscite de nouveaux dangers, Je ne tomberai pas dans le decouragement. La Vertu n'est jamais sans consolation ; si son triomphe n'est public que quand ses Ennemis sont abbatus, elle triomphe en secret pendant qu'elle est persecutée.

La Reine avoit ecouté Trigaudin fort attentivement. Outre que les Presens dont il avoit parlé la flattoient, elle s'interessoit pour lui à cause du blâme qui seroit retombé sur Elle, s'il fût resté sans defense. Encouragée par la disposition plus favorable, où elle voyoit le Roi : Vous pensiez, lui dit-elle, que je m'etois laissé surprendre. Vous recon-

noissez presentement que l'on attribue par envie & sans preuve à un de vos bons Sujets tous les accidens qui arrivent. Les Presens qu'il nous envoyoit, ne marquent pas qu'il soit meconnoissant de nos graces. J'avoue, dit le Roi, qu'il entend merveilleusement à se defendre; & je suis obligé moi-même de m'adoucir en sa faveur. Ecoute, dit-il à Trigaudin, je te pardonne encore une fois. Il n'y a point de preuve suffisante que tu sois coupable de la mort de Rouget *le Lievre*. C'est pourquoi je t'en declare quitte & dechargé. A l'egard de tes Joyaux il faut avoir patience. Peut-être se retrouveront-ils? Va les rechercher par tout, & tâche d'en aprendre des nouvelles. Je ne demande pas mieux, reprit Trigaudin: mais, Seigneur Roi, si je viens à decouvrir où ils sont, & que je ne puisse les avoir que par force, Votre Majesté voudra-t-elle bien me prêter du secours? C'est une affaire qui la regarde, puisque les Joyaux sont à elle. Oui certes, dit le Roi, si tu as besoin de moi, tu peux compter sur toutes mes Forces. Je vous rends, ajouta Trigaudin, mille graces de vos bontés, j'en suis penetré; & je vous promets de ne me point arrêter que je n'aye retrouvé les Joyaux.

REFLEXION.

QUand un Gourmand fait un partage, il garde toûjours la meilleure part pour lui: mais lorſqu'il a affaire au Renard, il ſe trouve ordinairement trompé.





CHAPITRE XXVIII.

Trigaudin le Renard *est encore accusé de quelques mauvais tours dont il se defend.*

GLouton étoit très faché de voir que Trigaudin fût renvoyé absous une seconde fois. Il ne put s'empêcher de parler. Puissant Roi, dit il, Trouvez bon que je vous marque ma surprise. Est-il possible que vous vous rendiez encore aux discours de ce pervers & mechant Animal? Vous n'ignorez pas qu'il a toûjours des faux-fuyans tout prêts, & qu'il est Grec en l'art de colorer le Mensonge & de deguiser la Verité. Le Fourbe est d'autant plus dangereux qu'il sait mieux insinuer ses impostures. Permettez moi de vous

conter un mauvais tour, qu'il a joué à ma femme.

Il lui promit de lui faire pêcher autant de poiſſon qu'elle en pourroit porter. Après lui avoir attaché un Manequin à la queue, il la mena à un étang. C'étoit en hiver & par un grand froid. Il lui perſuada de s'accroupir à à mi-corps dans l'eau & d'y reſter juſqu'à ce qu'il l'avertît de ſe lever. En peu de tems le Manequin ſe prit ſi fort à la glace qu'il n'y avoit plus moyen de l'arracher. Le Scelerat qui s'en doutoit, dit à ma Femme qu'il étoit tems de ſortir & qu'elle tirât de toute ſa force : mais elle avoit beau tirer; elle étoit trop bien priſe. Elle ſe mit à heurler horriblement. Les Païſans des environs accoururent & l'auroient aſſommée : mais aux premiers coups qu'ils lui porterent, elle fit un ſi grand effort pour ſe degager, qu'elle laiſſa une bonne partie de ſa queue avec le Manequin dans l'eau.

Voyez, Seigneur Roi, dit Trigaudin quelle ſuppoſition Glouton vient vous faire! Se peut il rien de plus groſſier? Il eſt bien vrai, que j'ai montré à ſa Femme un endroit où il y avoit beaucoup de poiſſon. Je lui recommendai de ſe contenter d'en prendre ſa ſuffiſance; il ne tenoit qu'à elle de ſe retirer à tems : mais par gourmandiſe elle voulut remplir ſon Manequin. Eſt-ce ma faute, ſi elle a attendu que la glace l'eût accrochée? La

La Louve ſe leva & dit : Tais-toi, Fourbe fieffé, on ne connoît que trop ta perfidie. Oſeras-tu pallier encore la noire malice, que j'ai eſſuyée de ta part, il n'y a pas long tems, lorſque tu étois au fond d'un puits, où tu te noyois ? Je paſſai par hazard, j'entendis ſoupirer, je regardai dans le puits & je te demandai ce que tu faiſois là. Tu me repondis que tu avois tant mangé de poiſſon que tu en crevois. Je te priai de me dire comment je ferois pour deſcendre près de toi. Mettez vous, me dis-tu, dans l'autre ſeau. Je le fis : à peine m'y fus-je miſe que je me trouvai au bas du puits. Pour toi tu fus remonté auſſi vîte que j'étois deſcendue. Tu me dis même en paſſant : ainſi va le monde ; l'un monte & l'autre deſcend. Tu diſparus en diligence, ſans t'embaraſſer de ce que je deviendrois. Je reſtai toute la journée dans le puits à croquer le marmot. J'y ſerois, je crois, demeurée long tems, s'il n'étoit venu un Païſan ſur le ſoir pour avoir de l'eau. Encore fis-je bien de prendre mon eſcouſſe en dehors, dès que j'approchai vers le haut du puits ; Car quand le Païſan qui croyoit ne tirer qu'un ſeau d'eau m'aperçut, il fut ſi effrayé qu'il lacha la corde & ſe precipita avec un grand cri à la renverſe. Te diſculperas tu facilement de cette action ? vous faites là un plaiſant conte, repliqua Trigaudin à la Louve ! y a-t'il la moin-

dre vraiſemblance ? voulez vous donner à penſer que vous ayez eu aſſez d'imprudence pour vous metrre dans le ſeau ſans prevoir comment vous vous en tireriez ?

Il reſtoit à Glouton quelque choſe ſur le cœur. Je vous conterois, dit-il, Seigneur Roi, de quelle maniere j'ai manqué à être tué par une Jument pour vouloir ſuivre les conſeils de ce Traître. Mais avec quelque exactitude que je rapporte le fait, il y trouvera toujours à gloſer. C'eſt pourquoi j'aime mieux qu'il le raconte lui-même ; & s'il s'écarte de la verité, je verrai ce que j'aurai à faire. Puiſque vous me remettez, repartit Trigaudin, le recit de cette avanture, je n'y ajouterai & je n'en diminuerai aucune circonſtance.

Je paſſois, continua Trigaudin, il y a quelque tems, avec Glouton par un pré où paiſſoit une Jument, qui avoit à côté d'elle un Poulain noir. Glouton étoit preſſé par la faim ; il me pria d'aller demander à la Jument, ſi elle vouloit vendre ſon Poulain. J'y allai, & la ſaluant fort civilement, Madame, lui dis-je, je vous ſouhaite le bon jour : vous avez là un joli Poulain ! Voudriez-vous le vendre ? Je connois un honnête Maquignon qui s'en accommoderoit. Oui-da, me repondit elle, je le vendrai, pourveu que l'on m'en donne le prix qui eſt marqué ſous mon pied de derriere. Je vins rendre reponſe à Glouton : Mon cher Oncle, lui dis-je, vous aurez le

Poulain. Allez vîte à la Jument, pendant qu'elle eſt en humeur de le vendre ; elle le laiſſe pour une ſomme que vous trouverez marquée ſous ſon pied de derriere. Je n'ai pu voir combien c'étoit, parceque je ne ſcais pas l'Arithmetique : mais vous, ſi vous la ſavez, vous ſerez bien-tôt ſatisfait. Si je la ſais, reprit Glouton, belle demande! Je ſuis Mathematicien : il y a peu de Sciences que je ne ſache : je ſais les Loix & les Coutumes. Le Roi a eu recours à moi pluſieurs fois, & il s'eſt toûjours bien trouvé de mon erudition & de mes conſeils.

Glouton plein de lui même courut vers la Jument, & lui propoſa le marché. Elle lui dit de voir la ſomme qui étoit chiffrée ſous ſon pied de derriere, qu'elle n'en rabattroit rien & que c'étoit le prix du marchand. Il s'y preſenta ; elle leva le pied, & le baiſſa auſſitôt : Ma Commere, dit-il, je n'ai pas encore bien vu. A l'inſtant elle lui detacha une ſi forte ruade ſur le front, qu'elle le fit ſauter à quinze pas en arriere, où il reſta plus d'une heure pour mort. Après l'avoir ainſi congedié, elle quitta la place & prit la fuite avec ſon Poulain. Quand Glouton fut un peu revenu, Je m'approchai de lui : Mon cher Oncle, lui demandai-je, comment vous trouvez vous? A ce qui me paroît, vous n'êtes pas convenu de prix. Le Poulain étoit apparemment

trop cher; la Jument vouloit le survendre. La maligne Rosse, me repondit-il, avoit envie de le vendre, comme j'ai envie de m'aller noyer. Si elle tombe jamais sous mes pattes, elles s'en ressouviendra. Elle avoit un fer au pied, & je pensois que les cloux fussent des chiffres. Du coup qu'elle m'a sanglé, il me semble que j'ai la tête fendue en deux. Comment, mon oncle, ajoutai-je, pour un Savant comme vous l'êtes, vous vous laissez ainsi redresser! Le Proverbe dit bien vrai, que les plus sages sont quelquefois les dupes des sots. Je n'aurois pas cru qu'une Jument pût vous en revendre. Presentement, Seigneur Roi, a-t'il lieu de se plaindre? Votre Majesté voit si j'ai eu d'autre dessein que de le servir.

REFLEXION.

Les Menteurs sont sujets à se contredire: ils employent le Oui & le Non tour à tour selon leur besoin, & souvent sans y faire attention.



CHAPITRE XXIX.

Glouton le Loup *appelle Trigaudin* le Renard *en duel.*

GLouton eut la patience d'entendre le recit tout entier ſans l'interrompre: mais les traits malins dont il le trouvoit entrelardé, étoient autant d'aiguillons qui irritoient de plus en plus ſa colere. Soit qu'il ſe crût ſuffiſamment refait de ſes bleſſures, ſoit que ſon animoſité l'étourdît ſur le danger d'une entrepriſe prematurée, il ne put s'abſtenir d'éclater. Allons, Marouſle, dît-il à Trigaudin, en voilà trop. J'ai toûjours dit que tu etois un Traître & un Scelerat; je le ſoutiens encore & je ne m'en dedirai jamais.

Si tu n'es pas content, je t'appelle en duel à demain matin. Nous nous battrons seul à seul, & l'on verra qui à tort de nous deux. Tiens voici mon gage, ajouta t-il en jettant un lambeau de la peau de Beſlin, dont il avoit recemment enveloppé une de ſes bleſſures. Puiſque ton affaire te paroit ſi bonne, viens la defendre dans un combat avec toute la force de ton corps. Ce deffi ne plaiſoit point à Trigaudin : néanmoins il ne fit rien paroître ; il releva le gage avec fermeté & dit : Je ſouhaite depuis long tems d'en venir là ; je ferai voir que toutes les accuſations formées contre moi ſont des impoſtures.

Le Roi reçut le gage que Trigaudin lui remit, & il demanda des Otages. Grosbrun *l'Ours* & Mouſtache *le Chat* ſe donnerent en cette qualité pour Glouton; Dominant *le Blereau* & Agile *la Guenon* pour Trigaudin. Agile encouragea celui-ci. Mon Neveu, lui dit-elle, voici l'occaſion de te ſignaler. Tu as à faire à forte Partie. Il faut uſer d'adreſſe. Quoique tu ſois fertile en ſtratagemes, mes conſeils ne te nuiront pas. Fais toi raſer tout le corps, excepté la queue qui reſtera garnie de ſon poil. Tu te feras enſuite frotter de ſavon ou de quelque liqueur graſſe & onctueuſe pour te rendre la peau ſi gliſſante, qu'il n'y ait point de priſe deſſus. Cours toûjours à l'encontre du vent, & fais voler la pouſſiere dans les yeux de ton Ennemi : Ainſi tu l'aveugleras, & tu le

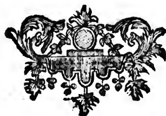
mettras hors d'état de te nuire. Afin qu'il ne t'attrape point par la queue, tiens la toûjours recourbée sous le ventre & ne la redresse que quand tu voudras t'en servir pour battre & élever la poussiere. Harasse-le à courir après toi, parcequ'il a encore les pattes tendres & douloureuses. Pendant qu'il s'essuyera les yeux, pince-le, mords-le, & fais lui le plus de mal que tu pourras. Si tu profites de mes avis, la victoire t'est assurée. Va aujourd'hui te coucher de bonne heure pour être demain plus dispos. On aura soin de te reveiller.

Trigaudin suivit les conseils de sa Tante. Après avoir pourvu le soir même aux premiers preparatifs, il alla se reposer sur un gazon audessous d'un arbre. Le lendemain de bon matin la Fouine vint l'eveiller & lui apporta un canard. Allons lui dit-elle, mon ami Trigaudin, leve toi, il est tems. Voici un bon canard que je t'apporte pour ton dejeuner: c'est ma chasse de toute la nuit. Trigaudin ne fut pas longtems à sa Toilette; il se fit promtement graisser. La Guenon survint & lui dit: mon Neveu, arme toi de courage. Souviens-toi de la leçon que je te donnai hier; tu remporteras infailliblement la victoire, & Personne n'osera plus se jouer à toi. Ma chere Tante, repondit Trigaudin, je vous ai bien de l'obligation. Depuis que vous m'avez instruit, je me sens une valeur extraordinaire. Là-dessus il dejeuna; puis ayant remercie la Fouine

il alla prendre quelques gorgées d'eau fraîche au premier ruiſſeau, d'où il s'achemina en bon equipage vers la lice.

REFLEXION.

Quelque aviſé que l'on ſoit, on ne doit pas mepriſer les avis des autres.



CHA-



CHAPITRE XXX.

Combat en Champ clos entre Glouton le Loup *& Trigaudin le* Renard.

TRigaudin vint ſe preſenter à Sa Majeſté Leonine & la ſalua. Elle ne fut pas peu émerveillée de le voir équipé comme il l'étoit : elle le felicita ſur les precautions qu'il avoit priſes. Il entra enſuite dans la lice, accompagné de ſes Parens & de ſes Amis. Glouton entra pareillement, ſuivi des ſiens. Quand les deux Champions furent prêts, chacun ſe retira, leur laiſſant la carriere libre. Le Leopard & le Tigre furent choiſis pour Gardes du Champ.

Glouton ne tarda pas à se lancer sur Trigaudin. Celui-ci, qui avoit l'œil au guet, sauta legerement en arriere, prit la fuite, & courant toûjours contre le vent, fit voler tant de poussiere que Glouton fut bien-tôt contraint de s'arrêter. Pendant qu'il restoit en place, Trigaudin reprenoit haleine : il fatigua ainsi son Ennemi à plusieurs reprises. Après l'avoir bien harcelé par ce manege, il crut pouvoir entreprendre davantage ; si bien que venant sur lui dès qu'il le voyoit arrêté, il lui portoit toûjours quelques coups de dents, qui formoient des plaies sanglantes. Enfin il lui fit trois grandes taillades au front & lui en rabatit le peau presque sur les yeux. A la vue de son operation, il entra en humeur de s'égayer. Qu'est-ceque c'est, dit-il, compere ? comment vous trouvez vous presentement ? les mouches vous ont-elles piqué ? n'est-ce pas là ce que vous cherchiez depuis longtems ? Prenez patience, ce n'est encore rien. Vous en aurez bien d'autres, avant que nous nous quittions.

Glouton bouilloit de vengeance, poussé à bout en toutes façons. D'un saut qu'il fit sur Trigaudin, il le terrassa : mais le Combatant alerte & leger se releva bien vite & se remit à courir. Ce fut alors la plus grande chaleur du Combat. Glouton ne faisoit que sauter, & Trigaudin lui echappoit toûjours. L'un employoit la force ; l'autre n'u-

soit que de finesse. Glouton avoit encore bien mal aux pattes ; autrement il eut été bien-tôt vainqueur. Plus il se donnoit de mouvement, plus les pattes lui devenoient sensibles & cuisantes. Cependant avec de nouveau efforts il atteignit Trigaudin & l'ayant renversé sur le dos, il le serra de ses pattes de devant contre terre, & le tenoit ainsi en échec.

Les amis de Glouton se rejouissoient, pendant que ceux de Trigaudin étoient fort alarmés, ne comptant pas qu'il pût echaper. Te voilà pris presentement, Fourbe insigne, lui dit Glouton : tes finesses ne servent plus à rien. L'heure est venue de te faire payer tous les maux que tu m'as faits. Mon cher Oncle, s'ecria Trigaudin, capitulons, entrons en composition. Je veux bien être votre Vassal. Mes Parens mes amis & moi, nous vous prêterons tous Serment de fidelité. Tout ce que nous attraperons, Poules, Poulets, Canes, Canards, Perdrix, Becasses & Faisans, tout sera pour vous, pour votre Femme & pour vos Enfans. Je vous aiderai de mes Conseils en toute occasion. Vous avez la force en partage ; moi, j'ai la finesse. Quand nous serons bien unis ensemble, nous viendrons à bout de toutes nos entreprises. Proches Parens comme nous le sommes, pouvons nous sans être denaturés nous faire du mal l'un à l'autre ? Je n'aurois jamais hazardé un combat contre

vous, si vous ne m'y aviez provoqué le premier. Vous avez du reconnoître que je n'avois point de mauvaises intentions. Je fuyois, je vous evitois pour vous marquer que je ne voulois point prendre l'avantage sur vous. Je comptois que vous vous lasseriez de me poursuivre, & que je vous echapperois sans vous blesser. Je vous ai toûjours épargné. Vous seroit-il honorable de tuer une pauvre Bête qui n'est pas en état de se defendre? Je vous ferai devant le Roi reparation de toutes les injures que je vous ai jamais faites. Ah, voleur, ajouta Glouton! Tu voudrois bien que je te lâchasse. Si tu étois une fois en liberté, tu ne tiendrois pas un langage si humble. Je connois ta duplicité; ne crois plus m'en imposer: je porte assez de tes marques.

A ces mots Glouton baissa la gueule pour étrangler Trigaudin: mais celui-ci qui avoit les pattes en l'air, se servit dans le moment si à propos de ses ongles, qu'il arracha un œil à l'autre. Glouton ne put soutenir la douleur; il jetta un cri affreux, & lâcha prise, portant la patte à sa plaie. L'Acteur dératé ne fit qu'un saut & recommença à fuir de plus belle. Glouton outré de voir l'avantage qu'il avoit perdu, redoubla tellement ses efforts que se precipitant dans sa course il passa par dessus Trigaudin, qui n'ayant pas moins d'animosité, happa son ennemi par le nœud de la queue & s'y attacha.

Quand le Champion eborgné sentit là les dents de son Rival, il n'eut point d'autre ressource que de courir à perte d'haleine pour l'etourdir & lui faire quitter prise. Mais Trigaudin serroit toujours plus fortement les dents, & se laissa trainer tant que l'autre eut des forces. A la fin Glouton perdit assez de sang par toutes ses blessures, pour tomber en defaillance. Trigaudin le voyant immobile par terre, lui sauta à la gorge & se mit à travailler avec ardeur, sans trouver d'autre resistance que quelques secousses interrompues d'un animal aux abois.

Les Parens de Glouton dechûs de toute esperance allerent demander quartier pour lui à sa Majesté Leonine, & la prierent de faire cesser l'acharnement de Trigaudin. Le Roi envoya d'abord deux Heraux. Ils arriverent comme Trigaudin tiroit son Ennemi par les oreilles hors de la lice, ne craignant plus rien de sa part. C'en est assez, dirent-ils, Seigneur Trigaudin. Le Roi vous reconnoit pour Vainqueur. Je suis content, leur repondit-il; je ne voulois que m'assurer de l'honneur de la Victoire. Avertissez, je vous prie, mes amis qu'ils viennent me parler.

Glouton fut emporté par ses Parens, qui s'obligerent à le representer mort ou vif. Ils le remirent aux plus habiles Chirurgiens pour le traiter & pour panser ses plaies.

La Demande du Champion victorieux pu-

bliée à l'entrée du Champ, on vit auſſitôt avancer Dominant *le Blereau* & ſa Femme, Agile *la Guenon*, la Belette, la Fouine & les autres amis de Trigaudin. Pluſieurs même de ceux qui avoient eté contre lui auparavant ſe rangerent de ſon parti, & vinrent le feliciter.

REFLEXION.

ON eſt toujours courtiſé, quand on s'eleve au deſſus des autres ſoit par ſon merite ou par ſon adreſſe. Chacun cherche à s'approcher de ceux que la fortune favoriſe : mais l'adverſité eloigne les amis mêmes.





CHAPITRE XXXI.

Trigaudin Vainqueur vient en triomphe saluer le Roi, & retourne comblé d'honneurs au Château de Malperdu.

APrès que Trigaudin eut receu les complimens de tous ses amis, il leur dit que son devoir étant d'aller saluer le Roi il souhaitoit qu'ils l'accompagnassent, afin qu'il se présentât avec plus de distinction & d'appareil. Ils accepterent d'un commun accord une offre où ils ne trouvoient que de l'honneur pour eux. La Ceremonie ne tarda guere à être en ordre. Il fut conduit au son des Trompettes ; & toute sa Suite donnoit de gran-

des marques de joye pendant la marche ſur la Victoire qu'il avoit remportée.

En arrivant, il ſe proſterna devant le Roi, qui le releva & lui dit : Trigaudin, je ſuis content de ta conduite ; je te decharge de toutes les accuſations intentées contre toi. Si Glouton guerit de ſes bleſſures, je le traiterai ſelon droit & raiſon. Seigneur Roi, repondit Trigaudin, Votre Majeſté me comble de ſes graces. Elle voit que la verité s'eſt fait jour à travers les obſtacles. Avant que je fuſſe honoré de votre bienveillance, pluſieurs me regardoient avec mepris. Attachés ſeulement aux apparences ils ſuivoient le parti de Glouton. La diſgrace fait diſparoître les Adulateurs que la faveur avoit attirés. Je rapporterai à ce ſujet un trait d'hiſtoire, que la memoire me fournit.

Il y avoit dans une baſſe-cour une troupe de chiens qui attendoient qu'on leur aportât à manger. Ils virent ſortir de la cuiſine un Mâtin qui avoit trouvé un gros morceau de viande, avant qu'il fût perdu. Ils s'approcherent tous & lui dirent : Il faut que le Cuiſinier vous aime bien, pour vous avoir donné un ſi bon lopin. Dans le temps qu'ils le felicitoient à deſſein d'attraper quelque parcelle de ſa fortune, le Cuiſinier qui s'étoit apperçu qu'on l'avoit deniaiſé, vint ſourdement avec un gros bâton qu'il cachoit der-

riere lui; & furprenant fon voleur, il lui en dechargea un coup terrible fur l'échine. Les Ecornifleurs s'efquiverent de differens côtés avec precipitation, abandonnant celui qu'ils courtifoient auparavant.

Il en arrive tous les jours de même, Seigneur Roi: tant que nous fommes en profperité, nous trouvons des Flatteurs. Nous voit-on riches & dans l'abondance, on vient nous offrir mille fervices? Il fuffit de n'avoir befoin de perfonne pour être fecouru de tout le monde. Si quelqu'un parvient par intrigue à quelque place honorable qui ne lui foit pas due, fon merite, lui fait on entendre, a été trop tard recompenfé. Ceux même qui rempliffent des Poftes où on les craint plus qu'on ne les aime, peuvent fouvent s'enorgueillir des temoignages d'eftime & de confideration qu'ils reçoivent. On les careffe dans la vue d'être épargné & favorifé. On vante en leur prefence le choix tombé fur eux, comme une influence de leur équité & de leur defintereffement, pendant que ces complimens font dementis par les fentimens du cœur. Auffi la fortune vient elle à leur tourner le dos, il n'eft plus queftion de les menager: On ne les plaint point dans leur adverfité: on fe dedommage de la complaifance que l'on avoit auparavant pour eux à regret: on les accable de reproches & d'injures.

R

J'ai eprouvé, Seigneur Roi, les differens effets des revolutions de la vie. Il sembloit que j'allasse être la victime d'une haine presque generale. Qui n'auroit pas cru que le plus grand nombre ne fût celui, dont le jugement étoit le mieux fondé ? Cependant le sort du combat ne laisse aucun doute que je n'aye toûjours eu le bon droit de mon côté : J'espere de ne l'avoir pas moins à l'avenir en depit de l'envie.

Le Roi repondit : Je veux, Trigaudin, me servir de toi dans la suite en toutes occasions, soit pour deliberer, soit pour agir. Prens bien garde d'offenser jamais personne. Je te retablis dans ta premiere reputation. Tu es, je l'avoue, necessaire à la Cour, si tu veux t'y comporter avec candeur. Il n'y a personne qui te surpasse en penetration & en memoire. Tâche de conserver mes bonnes graces. Le souvenir des Reflexions que tu viens de faire doit t'y engager. Tu entretiendras ma protection par une conduite sage. Quiconque osera te nuire aura a faire à moi. Je te fais *Stadhouder & Gouverneur General de mes Etats.*

A ces paroles, les amis de Trigaudin temoignerent au Roi leur gratitude avec de grandes acclamations. Le Roi leur dit : J'ai toute la bonne volonté possible pour lui : mais recommandez lui bien de se contenir dans son devoir. Ils promirent au Roi que

lui & eux, ils feroient toûjours inviolablement attachés à fon fervice.

Trigaudin parut avoir le cœur penetré de reconnoiffance. Je ne merite pas, dit-il au Roi, l'honneur que votre Majefté me fait. Elle peut compter fur tous les fervices qui dependront de moi. Le Trefor fera employé à la rendre redoutable à fes Ennemis. Rien ne fera épargné pour lui procurer un Regne glorieux & floriffant.

Et vous, Madame, ajouta-t'il s'adreffant à la Reine, vous voyez la fuite de vos bienfaits. L'innocence que vous avez protegée eft victorieufe. Un fuccès imprevu a juftifié la confiance dont vous m'avez honoré. Je n'ai point de termes affez forts pour exprimer ma reconnoiffance. Nous allons mes amis & moi faire une perquifition exacte des prefens qui vous étoient deftinés. J'efpere que nous ne tarderons pas à les decouvrir.

Le Roi & la Reine engagerent Trigaudin à revenir le plutôt qu'il pourroit. Il les affura qu'il fuivroit toûjours fon penchant en fe conformant à leurs intentions; & il partit avec une grande joye de s'être tiré fi honorablement d'un fi mauvais pas. Il fe laiffa accompagner quelque efpace de chemin par ceux de fon Parti; après quoi il les remercia & prit congé d'eux, les invitant à ne pas aller plus loin & à s'en retourner chacun

chez soi. Pour lui il se rendit à son Château de Malperdu, où il raconta à sa Femme tout ce qui s'étoit passé. Elle fut charmée de se voir devenue une des premieres Dames du Royaume.

REFLEXION.

LA Rouë de la Fortune tourne sans cesse, pour tenir les uns en crainte & les autres en esperance.

FIN.

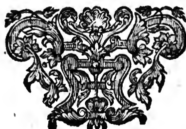




TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapîtres.

Fautes à corriger.

Page 37. *ligne* 7. avee, *lisez* avec.
Page 41. *ligne* 4. donne, *lisez* donnée.
Page 47. *ligne* 11. je n'ai, *lisez* je n'eus.
Page 66. *ligne* 14. tours de detours, *lisez* tours & de detours.
Page 71. *ligne* 26. de relâcher, *lisez* de faire relâcher.
Page 85. *ligne* 2. ſuccomher, *lisez* ſuccomber.
Page 91. *ligne* 30. eſt cela, *lisez* eſt-ce là.
Page 93. *ligne* 24. ſarifierois, *lisez* ſacrifierois.
Page 99. *ligne* 23. Paris, *lisez* Pâris.
Page 118. *ligne* 30. fais, *lisez* fai.



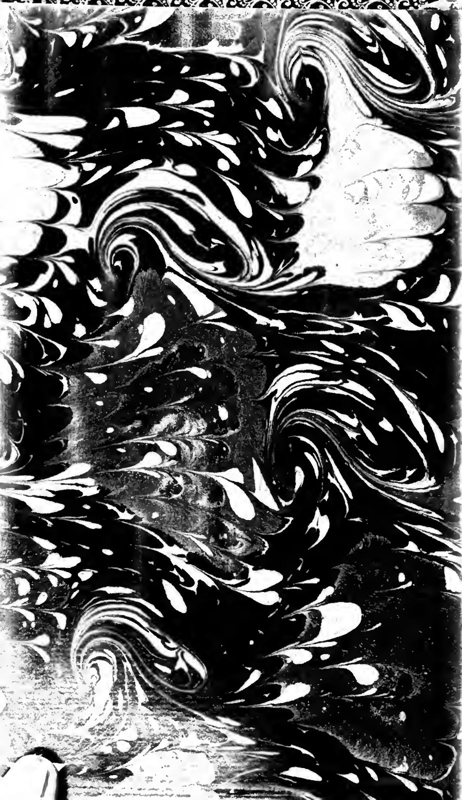
APPROBATION.

J'Ai lû un Manuscrit intitulé *le Renard ou le Procès des Bêtes*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'Impression. Donné à Bruxelles le 6. Juillet 1739.

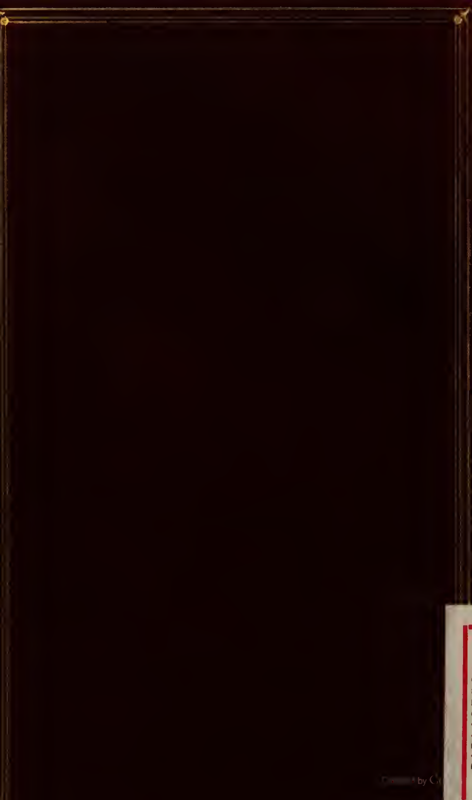
H. J. LAMBERT, Censeur & Examinateur des Livres.

EXTRAIT DU PRIVILEGE.

CHARLES, par la grace de Dieu, Empereur des Romains, toûjours Auguste, Archiduc d'Autriche, Duc de Lothier, de Brabant, &c. a permis à JAQUES PANNEELS, Imprimeur & Libraire, d'imprimer, vendre & distribuer un petit Livre intitulé *le Renard ou le Procès des Bêtes*: Et défenses sont faites à tous autres Imprimeurs & Libraires de le contrefaire en tout ni en partie, ou, étant imprimé ailleurs, de l'introduire, vendre ni debiter en ce Païs pendant le tems de six années consecutives, à peine de confiscation & de trente florins d'amende pour chaque Exemplaire, &c. ainsi qu'il est plus amplement porté par l'Original. DONNE' à Bruxelles le 28. Juillet 1739. *Signé*, P. VAN CUTSHEM.






BIBLIOTECA